

LITTÉRATURE

Les critiques du Prix des collégiens

Page F 4



ESSAI

Claude Morin *Pro domo*

Page F 6

LIVRES



26 février 2004: Consolata, une survivante du génocide au Rwanda, tient dans ses bras un enfant. À l'âge de 28 ans, elle vivait confortablement au Rwanda et exerçait le métier de femme d'affaires. Elle a été plusieurs fois enlevée et torturée au cours du génocide de 1994. C'est à l'âge de 30 ans qu'elle découvre qu'elle est atteinte du virus du sida. Elle est aujourd'hui âgée de 38 ans.

RWANDA: UNE TRAGÉDIE DE L'IGNORANCE

LOUIS CORNELIER

Le drame rwandais de 1994 reste à éclaircir. À l'heure où un récent film québécois l'évoque et où la visite en terre québécoise du président de ce pays suscite la controverse, les enquêtes et les débats se poursuivent.

À la faveur de la sortie du film de Robert Favreau *Un dimanche à Kigali*, inspiré par un roman de Gil Courtemanche, la tragédie rwandaise de 1994 est revenue dans l'actualité québécoise. Ainsi, le 21 avril dernier, l'émission *Zone libre*, de Radio-Canada, présentait une enquête de Raymond Saint-Pierre au sujet du «mystère Corneille», alors que, les 20 et 26 du même mois, deux articles de Claude Lévesque, dans *Le Devoir*, nous apprenaient que la visite au Québec de Paul Kagame, actuel président du Rwanda, suscitait la controverse. Le 25, Kagame répondait — façon de parler — aux questions de Raymond Saint-Pierre au *Point*. Le 24, toute la page *Idées du Devoir* était consacrée à des réactions à ces événements. Dans l'une de celles-ci, l'ex-coopérant Robert Lebrun écrivait: «Le "génocide" rwandais est et a été une tragédie de l'ignorance, autant celle des protagonistes que celle des commentateurs et des spectateurs.»

En effet, si on se fie à la mince trame politique du

film de Favreau pour comprendre le carnage de 1994 et ses suites, on risque de ne rien saisir au bruit que continue de faire toute cette triste histoire. Récit d'amour prenant sur fond de folie génocidaire rwandaise, *Un dimanche à Kigali* repose, en filigrane, sur la version des faits privilégiée par Courtemanche, une version partagée par plusieurs, notamment par le journaliste américain Philip Gourevitch, dont l'essai-choc, *Nous avons le plaisir de vous informer que, demain, nous serons tués avec nos familles*, a inspiré le film *Hôtel Rwanda*. D'après ces auteurs, le génocide, planifié, aurait été le fait d'extrémistes hutus encour-

ragés par le gouvernement de Juvénal Habyarimana et seule la victoire du Front patriotique rwandais (FPR), un mouvement rebelle de Tutsis de l'extérieur dirigé par Paul Kagame à partir de l'Ouganda, aurait mis fin aux massacres.

Pourquoi, alors, parler du «mystère Corneille»? La famille du chanteur, tutsie (encore que ce ne soit pas très clair), n'a-t-elle pas été tuée par les milices hutues? L'enquête de Raymond Saint-Pierre suggère plutôt que ce sont les hommes du FPR, donc les supposés sauveurs, qui auraient tué ces Tutsis impurs, trop proches du pouvoir hutu. Elle nous apprend aus-

si que ce même FPR se serait adonné à des tueries massives et reprend la thèse selon laquelle l'assassinat du président Habyarimana, qui a marqué le début des massacres, serait l'œuvre de ce mouvement. D'où, évidemment, la controverse soulevée par la visite de Kagame, que certains considèrent comme un sauveur alors que d'autres le qualifient de «plus grand criminel de guerre vivant», selon les mots du juriste belge Filip Reyntjens.

Le film de Favreau, fidèle en cela à la version la plus répandue à ce jour du génocide de 1994, campe des bons et des méchants bien distincts. De multiples enquêtes, menées depuis le drame, nous apprennent maintenant que, comme l'écrivait le journaliste québécois Robin Philpot en 2003, *Ça ne s'est pas passé comme ça à Kigali* (titre de son essai). Parmi celles-ci, il faut absolument lire *Noires fureurs, blancs menteurs - Rwanda 1990-1994*, de l'enquêteur-écrivain français Pierre Péan.

Paternité des premiers massacres

Ce que nous dit cet ouvrage magistral, c'est que ce sont Kagame et le FPR qui portent la responsabilité première des massacres. Prête à tout pour reprendre le pouvoir au Rwanda, cette armée de Tutsis exilés



ILLUSTRATION TIFFET

VOIR PAGE F 2: RWANDA

LE POUVOIR DU COURAGE CONTRE LES FORCES DE L'ENFER



Un homme ordinaire

L'histoire qui a inspiré le film *Hôtel Rwanda*

PAUL RUSESABAGINA

Les actions qu'il a posées au cours du génocide rwandais de 1994 ont valu à Paul Rusesabagina la réputation d'« Oskar Schindler de l'Afrique ». Grâce au film *Hôtel Rwanda*, plusieurs fois mis en nomination aux Oscars, Rusesabagina est devenu le visage le plus connu et presque le seul véritable héros de ce conflit sanglant.



J'ai serré la main du diable

La faillite de l'humanité au Rwanda

ROMÉO DALLAIRE

Dans *J'ai serré la main du diable*, Roméo Dallaire raconte l'enfer qu'il a vécu au Rwanda et il n'hésite pas à reconstituer les terribles événements auxquels la communauté internationale a tourné le dos. Son témoignage est un compte rendu sans concession de la faillite de l'humanité à mettre un terme à un génocide pourtant maintes fois dénoncé.

Libre Expression

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts



EN VENTE PARTOUT

LIVRES

EN APARTÉ

Bilan plutôt mince pour Montréal capitale mondiale du livre



Jean-François Nadeau

Les ventes de livres ont augmenté de 10 % à la fin de l'année dernière au Québec. Ce résultat n'est pas attribuable à l'événement Montréal capitale mondiale du livre (MCML), n'en déplaise au président de l'Association des éditeurs, Gaston Bellemare, qui, dans un élan d'enthousiasme sans doute de bon aloi, a d'abord clamé le contraire. C'est ce que précisait dimanche dernier Denis Vaugeois, coprésident de MCML, lors de la soirée de clôture de cet événement patronné par l'UNESCO.

Loin d'être une fête populaire du livre pour les Montréalais, comme on était en droit de s'y attendre, cette soirée de clôture de MCML rassemblait plutôt un aréopage de gens du livre transformés pour l'occasion en otaries capables de produire à la demande et à répétition des applaudissements polis.

Plus d'une heure de cette soirée fut consacrée à des discours pour dire et redire, jusqu'au mortel ennui, à quel point tout ce beau monde lustré avait été merveilleux durant cette année si prodigieuse. Le clou de ces discours? Celui de l'éternellement souriant et creuse ministre de la Culture, Line Beauchamp, qui s'est sentie fort aise, une fois de plus, de claironner l'expression de son ignorance en matière de littérature, citant cette fois, au sujet de ses nourritures livresques limitées, le dernier opuscule néolibéral d'Alain Dubuc et *La Naissance d'une nation* de

Pierre Caron, avant de conclure son exposé bringuebalant sur une citation tirée de *L'Avallée des avalés*. L'extrait de Ducharme pouvait évidemment être lu en première page du programme de cette soirée tenue au National, cette jolie salle de théâtre où triomphaient jadis des adaptations de comédies américaines sans doute moins drôles que cette prestation de la ministre. Sa meilleure blague de la soirée? Peut-être ses remerciements adressés à Québecor: «*Vous nous avez fait vivre de belles heures de télévision.*» Elle parlait, faut-il le souligner, d'une discrète émission sur une chaîne communautaire et d'une vague émission de vedettes, *Sous les jaquettes*, celle-ci consacrée moins à l'édification d'un univers de lecture pour la population qu'à l'accompagnement promotionnel de figures déjà fort médiatisées. En vérité, l'univers des médias demeure plus que jamais étranger aux livres.

Que peut-on exactement retenir de l'événement Montréal capitale mondiale du livre? Le bilan apparaît mince. L'organisation n'a peut-être pas outrepassé ses budgets, comme elle le répétait avec insistance au dernier jour de son action, mais elle n'a pas non plus comblé les espérances. Loin de là. Un bureau de coordination et de promotion plutôt discret assurait tout au plus cette année le relais timide des informations en faveur du livre, mais on a eu grand peine à trouver un souffle fort dans toute cette entreprise.

La majorité des événements revendiqués par MCML comme des éléments de sa réussite n'ont en fait rien à voir avec son action. La Grande Bibliothèque, remarquable succès il est vrai, ouvrait cette année ses portes de toute façon. Les bouquinistes du Saint-Laurent, le Salon du livre, Montréal en lumière, Vues

d'Afrique, Metropolis bleu, le Festival international des littératures, les cabarets littéraires, le Bibliobus, les Prix du gouverneur général ou même le Grand Prix du livre de Montréal ne sont pas, eux non plus, des créations de Montréal capitale mondiale du livre.

Que diraient les Montréalais si on leur demandait ce qu'ils retiennent de cette année «mondiale du livre»? Il y a bien eu 15 000 personnes en deux jours lors du lancement de l'événement l'an passé, mais qu'est-ce que cette maigre affluence par rapport à n'importe lequel festival, même mineur, qui se tient dans la métropole?

Décerné chaque année par l'UNESCO à une ville différente, le titre de «capitale mondiale du livre» a certes suscité son lot de petits événements ponctuels, ici et là dans la ville, mais il n'a pas su créer de vague de fond réelle en faveur de la lecture, comme on aurait pu pourtant l'espérer.

Dans son plus récent numéro, la revue *Liberté* offre un vaste éventail de critiques qui peuvent être adressées à l'événement et, par ricochet, à tout le monde du livre au Québec. Même *Le Devoir* n'y échappe pas. Qu'on soit ou non d'accord avec toutes ces critiques, il s'agit bien d'un des meilleurs numéros de la revue depuis plusieurs années.

Carte postale pour l'éte

En couverture, les majestueuses Rocheuses canadiennes surplombent un vaste lac où trois canots bien rouges, amarrés à un quai de bois, prennent leur reflet dans l'eau. Est-ce le lac Louise? Peut-être. Chose certaine, c'est bien une véritable image de carte postale qui tient lieu de couverture à *Canada*, un livre à reliure cartonnée que relancent les Éditions Larousse à l'intention d'un public européen.

Les photos nombreuses qui habillent le texte semblent toutes tirées d'un épais prospectus publicitaire daté d'une époque où la photo couleur faisait apparaître le monde entier telle une bonbonnière.

Canada présente dans le spectre de cette palette de couleurs criardes un portrait mythifié du pays des érables. Le mont Royal y devient ainsi le «refuge des écureuils» tandis que «la ville souterraine» de Montréal abrite, bien sûr, rien de moins qu'«une ville parallèle». En Abitibi, à en croire la photo autant que le corps du texte, on trouve de vrais «coureurs des bois» à la barbe longue et portant au cou, par-dessus leur vieux makinas rouge et noir, un renard tout juste capturé, la gueule encore ouverte et pleine de bave. En page suivante, une photo de la drave qui précise que «seuls 1 % des Canadiens travaillent comme bûcherons». Bref, une enfilade de clichés comme autant de perles sur un fil.

La carte postale, comme on le sait, offre moins un instantané du réel qu'un cliché propre à satisfaire l'imagination de celui qui la contemple. Comme bien des livres du genre, le *Canada* de Larousse présente ainsi, selon le goût européen du jour il faut croire, des représentations du Canada capables de conforter des visions déjà existantes. De sorte qu'il nous en apprend peut-être plus sur ceux à qui il est destiné que sur l'espace dont il est censé traîner.

On s'étonne néanmoins de voir quel'un comme Denis Vaugeois, ancien ministre péquiste de la Culture devenu éditeur puis coprésident de Montréal capitale mondiale du livre, coiffer d'une préface un livre aussi pétri de lieux communs et en rajouter lui-même. Le Canada devient, sous sa plume, un «pays des Inuits et des Indiens, de la neige et de la forêt, des lacs et des rivières», où les Canadiens, «près de la nature [...] ont l'esprit à la fête».

jfnadeau@ledevoir.com

RWANDA

SUITE DE LA PAGE F 1

aurait assassiné le président Habyarimana en sachant que ce geste allait déclencher le chaos et que les Tutsis de l'intérieur en seraient les principaux sacrifiés, victimes des délinquants représsailles des extrémistes hutus. Sous la pression internationale, notamment française, le président en poste s'était vu forcé à une ouverture démocratique. Pour faire capoter ce processus qui ne leur aurait pas donné tout le pouvoir, Kagame et le FPR auraient fait sauter la marmite, en tablant entre autres sur la complaisance et la passivité du général Dallaire et de ses troupes onusiennes. Il y eut bien, ensuite, une folie génocidaire qui s'est abattue sur les Tutsis de l'intérieur, personne ne le nie, et les tueurs en restent responsables. Mais les troupes du FPR auraient, elles aussi, abondamment massacré leurs ennemis, d'avril à juillet 1994, et par la suite encore, jusqu'au Congo.

Au terme d'une enquête solidement étayée, Pierre Péan n'hésite pas à écrire: «Peut-on encore ne parler que du génocide des Tutsis

alors que, depuis 1990, le nombre de Hutus assassinés par les policiers ou les militaires obéissant aux ordres de Kagame est bien supérieur à celui des Tutsis tués par les miliciens et les militaires gouvernementaux? [...] La vérité qui aurait dû s'imposer est à la fois sinistre et simple: le régime de Kagame est beaucoup plus ethniste que ne l'a été celui d'Habyarimana.»

Ces très graves accusations, Pierre Péan en est bien conscient, font tomber sur ceux qui ont la hardiesse de les formuler les accusations, graves aussi, de révisionnisme et de négationnisme. Au Québec, par exemple, Robin Philpot a été dénoncé en ce sens, même si plusieurs de ses thèses, depuis, semblent se confirmer. C'est que le drame rwandais, explique Péan, a été l'objet d'une vaste entreprise de propagande de la part du FPR et de ses partisans partout dans le monde, particulièrement en France et en Belgique. Dans cette histoire, la France, qui a d'abord fourni un appui conditionnel au régime d'Habyarimana et qui a ensuite, en juin 1994, juste avant la victoire du FPR, déclenché l'opération Tur-



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le président rwandais Paul Kagame

quoise pour tenter de faire cesser les massacres et de protéger les populations déplacées, a été accusée de tous les torts, dont celui d'avoir protégé les génocidaires afin de leur permettre de reprendre le pouvoir. L'enquête de Péan démolit, en détail, cette campagne de dénigrement et rétablit l'honneur de la France (voir autre texte ci-contre). Kagame, écrit-il, «a raison de détester la France. Longtemps elle a été le seul véritable obstacle à son entreprise de conquête du pouvoir et d'expansion territoriale [...]». Quant aux accusations de complicité génocidaire formulées par Kagame à l'endroit des catholiques — le chef du FPR les détesterait parce qu'ils auraient contribué à la prise du pouvoir par la majorité hutue à la fin des années 1950 —, le journaliste leur réserve le même sort.

Au bon Kagame, présenté comme le militaire qui a mené une guerre pour faire cesser un génocide, Péan oppose le «criminel de guerre» responsable «de millions de morts»,

en ajoutant: «Un monstre capable d'exploiter à son profit la tentative de génocide qu'il a sciemment déclenchée. En somme, un Führer qui serait devenu directeur de Yad Vashem, le musée de la Shoah... Du haut de "sa" montagne d'ossements, le voici qui dispense verdicts et leçons de morale à la planète entière.»

«Laisser entendre, écrit Péan, qu'il n'y a pas eu un seul génocide — celui des Tutsis —, mais un double génocide, n'est pas encore audible.» Manière de dire que c'est en refusant ce vrai devoir de mémoire et de vérité dans tous les azimuts que l'on s'expose à la tentation révisionniste.

louiscornellier@parroinfo.net

NOIRES FUREURS,
BLANCS MENTEURS
RWANDA 1990-1994
Pierre Péan
Mille et une nuits
Paris, 2005, 550 pages

L'honneur militaire de la France au Rwanda

LOUIS CORNELLIER

En juin 1994, la France demande à l'ONU la permission d'intervenir au Rwanda pour faire cesser les massacres et encourager la reprise d'un dialogue entre les différentes factions. Cette permission lui sera accordée, pour une durée de deux mois, à partir du 22 juin. Commandant d'un des trois groupements de cette opération baptisée Turquoise, Jacques Hogard livre son témoignage dans *Les Larmes de l'honneur - 60 jours dans la tourmente du Rwanda*.

S'il reconnaît la responsabilité du FPR dans l'assassinat du président Habyarimana et, donc, dans le déclenchement des tueries, Hogard n'en accable pas moins le régime alors en place de reproches. Kagame, selon lui, a mené une «stratégie de conquête du pouvoir par la violence», mais «le gouvernement qui n'a pas voulu ou su empêcher cette tragédie» est, lui aussi, totalement discrédité à ses yeux. Hogard précise toutefois que «l'essentiel de l'armée faisait son métier» en combattant le FPR et que ce sont les milices extrémistes hutues qui sont à blâmer dans «le drame que vient de vivre la minorité Tutsi du Rwanda» (sic).

L'honneur de la France, écrit-il, aura été d'être la seule à réagir face à ce massacre, malgré l'hostilité des médias anglophones, rangés derrière les pouvoirs américains et britanniques qui soutenaient la rébellion du FPR. Très sévère à l'égard de la passivité de l'ONU et du général Dallaire, il affirme: «Il n'y avait pas de soldats français au Rwanda pendant le génocide. Je vais même plus loin, c'est justement parce qu'il n'y a pas de soldats français au Rwanda à cette époque charnière que le génocide a pu avoir lieu.»

On dira pourtant, de l'opération Turquoise, qu'elle visait à défendre les génocidaires contre le FPR. Hogard, évidemment, se scandalise d'une telle accusation et affirme que le mandat de neutralité a toujours été respecté, malgré les provocations du FPR et les actions d'intimidation des milices hutues. Il accuse d'ailleurs l'ancien gouvernement d'avoir provoqué «un exode proprement hallucinant» en incitant les Hutus à fuir le pays.

Pour Hogard, les responsables de ce drame sont le régime d'Habyarimana, «qui a laissé prospérer en son sein des assassins en puissance et surtout qui n'a pas su les empêcher de passer à l'action», le FPR, qui a pratiqué la politique du pire, l'ONU, qui a replié ses troupes au plus mauvais moment «et laissé en place un général qui aurait dû être immédiatement relevé pour faiblesse de caractère et incapacité» et, enfin, l'Ouganda et les États-Unis, qui ont soutenu une rébellion totalitaire, encourageant ainsi «un deuxième génocide perpétré dans l'indifférence générale durant l'hiver 1996-1997 dans les forêts immenses de l'est du Zaïre».

Souvent très mal ponctué (l'utilisation de la virgule, qu'on se le dise, n'est pas aléatoire), ce témoignage pro domo d'un militaire français n'en présente pas moins un point de vue nuancé, essentiel dans ce dossier.

Collaborateur du Devoir

LES LARMES
DE L'HONNEUR
60 JOURS DANS LA TOURMENTE
DU RWANDA
Jacques Hogard
Hugo et compagnie
Paris, 2005, 144 pages

LANCEMENT-LÉCTURE

Le Quartanier et la librairie Gallimard ont le plaisir de vous inviter au lancement des deux romans de Hervé Bouchard, Mailloux et Parents et amis sont invités à y assister.

L'auteur lira pour l'occasion des extraits de ses deux romans.

LE JEUDI 4 MAI À 17 h

à la librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal.
POUR INFORMATIONS : 514 / 499 2012

Librairie Gallimard
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur des débats

Mercredi 3 mai à 19 h

55
Places limitées
5219 Côte-des-Neiges
Metro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

L'AVENIR DU QUÉBEC :
«LUCIDE» OU «SOLIDAIRE» ?

À partir des constats des deux manifestes, les invités débattront des pièges et des problèmes qui guettent l'avenir du Québec. L'objectif sera de mesurer les solutions communes, les compromis possibles et les divergences à creuser.

Participants

PIERRE FORTIN,
Sciences économiques, UQAM,
signataire du manifeste
"Pour un Québec lucide".

FRANÇOISE DAVID
Porte-parole de Québec Solidaire,
signataire du manifeste
"Pour un Québec solidaire".

MICHEL SEYMOUR
Professeur au département
de philosophie, U de M.

Animateur

MICHEL LACOMBE
Journaliste à Radio-Canada

L'amour sur fond de Gomery !

CLAUDE
COSSETTEUN LOUP
PARMI
LES LOUPSPrix
du réseau des
bibliothèques
de Québec

Roman

voir : www.com.ulaval.ca/cossette/loup

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Serge Hajlblum
Hors la voix
Battements entre aphasie et autisme

136 pages, 17 dollars

LITTÉRATURE

Un devoir de bonheur



Suzanne Giguère

Apparaître comme la rosée, disparaître comme elle. La vie, et cette grande déchirure qu'impose la mort. Entre les deux, c'est la pagaille. Les personnages des *Cigales en hiver* ont en commun la conscience de leur fragilité et du caractère éphémère de la vie. Lumineux ou pathétiques, fidèles ou fugitifs, malmenés dans leur quête d'amour, cernés par la solitude, ils tentent de réconcilier leurs peurs et leurs espoirs, de naître ou de renaître. Le recueil comprend sept nouvelles chargées de mélancolie, de joies fugitives, de lyrisme, de dérision, de candeur abandonnée.

Moi je rêve qu'on m'apaise

«La vie est pleine d'incompréhensibles ballottes et de secousses mal cadencées, et moi je rêve qu'on m'apaise, qu'on me parle à l'oreille d'une voix chaude.» Cette pensée, sorte de fil rouge qui traverse le recueil, traduit avec justesse les états d'âme des personnages auxquels s'attarde la nouvelliste pour en faire ressortir la profondeur et la complexité. Chaque nouvelle s'ouvre avec gravité sur une sensation douloureuse et s'achève sur la description d'une joie. Hélène Robitaille semble avoir une préférence pour la clarté sereine. Les parties ombragées de ses nouvelles deviennent transparentes, celles mises en plein jour prennent un vif éclat.

Les *Bras de mon père*, une nouvelle très personnelle sur le tourment d'être au monde et la honte d'y être inutile, ouvre le recueil. Une fillette de neuf ans vit avec son père, un homme brisé, effondré de l'intérieur. «La naissance n'arrête pas d'être inquiétante tout au long de la vie, et douloureuse même, pour ceux qui sont malheureux et qui n'ont pas beaucoup de chance.» Il y a longtemps que son père ne la serre plus dans ses bras et cela lui cause «un épais chagrin». Initiée à la poésie par l'ami de son père, l'enfant, assise dans la cuisine, regarde par la fenêtre tomber l'immense soleil rouge de la fin du jour. La beauté capturée en cet instant la retient au bord du précipice. «C'était très beau, et je vais me souvenir jusqu'au cimetière de cette lumière chaude qui m'a enveloppée, moi seule, et qui a envoyé mourir dans l'ombre le reste de la pièce et du monde.» Une nouvelle qui nous laisse le souffle court.

Une femme manque de force et d'un certain panache pour continuer à vivre. Elle n'a eu pour amoureux que des «frères de grisaille». Un homme rencontré sur un banc public fait advenir dans sa sombre vie quelque chose de mystérieux. Aux moments les plus inattendus nous sommes heureux, peut-on lire dans cette nouvelle en pointillé qui caractérise le style de l'auteure (Mon aveugle).

Dès le début de *Mon Acadienne* — une longue nouvelle de quarante pages très poignante —, on perçoit l'immense solitude qui aggrave la vie des hommes lorsqu'ils songent à leur propre mort. Rose, de retour dans son Acadie natale, s'apprête à conquérir seule le grand rivage. Les souvenirs foisonnent, péle-mêle, sombres et rafraîchissants. «Y a-t-il un sens à ces joies et à ces peines qu'on emporte dans la tombe?», se demande Rose. Puis la nouvelliste déplace doucement la lumière du projecteur sur

Gabrielle, la fille de Rose, et son amie Hélène. Femme complexée, aux pensées crépusculaires, Hélène est aspirée par l'immense appétit de vivre et le rire en trompette de Gabrielle. Comme sa mère, Gabriel le fait partie des êtres qui arrivent dans ce monde avec un devoir de bonheur. Non pas pour effacer la mort, mais pour lui succéder. En présence de Gabrielle, la vie verdoie, se gonfle, frémit. Hélène apprend tout de la chair, du goût des hommes. L'écriture sensuelle s'érotise.

Mes funérailles s'ouvre dans une sorte de fébrilité qui laisse planer une légère inquiétude. L'auteure nous conduit avec délicatesse dans l'univers étrange d'une femme qui vient de mourir. Elle entend les vivants autour d'elle: «[...] leurs pas suspendus ne se déposent jamais, leur souffle est comme le chant d'un oiseau triste quand s'en vient la nuit après un grand jour triomphant.» La défunte se demande si elle a aimé. Sur l'écran noir de sa nuit blanche, une femme l'embrasse. Au loin il y a la mer dont on n'aperçoit que la ligne turquoise. «Le temps était enfin venu de rire et d'aimer, d'attendrir la pointe de ses propres épinettes.» Les restes en poussière de cet ancien amour font battre le cœur de la morte, la vie la gagne, lui serre doucement la gorge. «J'aurais envie de renaître mais pour elle seule, et de tout recommencer sans jamais plus m'enfermer dans le désespoir et la trop grande solitude.»

Un art en creux

Toujours entre rêverie et réalité, la narratrice de la dernière nouvelle (*Les Seins de ma mère*) évoque le suicide de sa mère, qui a laissé sur un bout de papier une petite phrase écrite en bleu nuit: «Ce fut un peu trop triste tout cela, tout cela.» L'absence qui blesse et blesse encore. «A quoi pensait-elle, d'heure en heure, en taillant ses rosiers? Je l'ignore. Et de sai-

son en saison, derrière toute son élégance, sa fine élégance, à quoi songait-elle? De quoi son cœur en grand secret s'inquiétait-il si fort? Je ne l'ai jamais su.» Avec une peine constante au cœur, la narratrice tend sa petite âme vers la rondeur de l'enfance. L'enfance ne nous quitte jamais. On la serre au fond de soi.

Dans la lumière du petit matin, la fillette gratte avec ses ongles la porte de la chambre de sa mère: «Nous parlions quelques instants, du bout de nos doigts. Puis elle m'ouvrait.» Cette fois encore la joie revient. «Je ne sais trop d'où elle revient, mystère, mais elle revient.» La nouvelle se referme sur l'interrogation permanente de l'homme depuis l'aube de l'humanité. Qu'y a-t-il après la mort? L'envol pour nulle part ou l'éternité? «Quel chagrin, quand même, de quitter ma longue vie sans trop savoir pourquoi il faut que tout s'achève.»

La nouvelle est un art en creux. On taille et retaille. Les nouvelles des *Cigales en hiver*, d'une rare densité — à l'exception d'une ou deux qui perdent en intensité dramatique sans gagner en infimité —, possèdent une trajectoire nette, vive, qui file vers la fin avec des méandres (des histoires entremêlées, un imaginaire morcelé, un temps défait) mais toujours avec cohérence et un mouvement souterrain imparable. Comme un courant qui se communique à l'affectivité du lecteur. Premier recueil de nouvelles d'Hélène Robitaille, *Les Cigales en hiver* nous offre une peinture tendrement minutieuse de la condition humaine.

Collaboratrice du Devoir

LES CIGALES EN HIVER

Hélène Robitaille
L'instant même
Québec, 2006, 132 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Un interminable tour de calèche

CHRISTIAN DESMEULES

Février 1995. Frédéric Chevalier — son nom, à lui seul, constitue tout un programme — vient d'être engagé comme conseiller en communication auprès du Secrétaire à la restructuration du gouvernement du Québec. Au sein de l'équipe chargée d'évaluer les coûts de l'accession du Québec à la souveraineté en vue du référendum à venir, il est dans les coulisses du combat politique qui s'amorce pour le pays qui reste à faire. Fêru d'histoire, le fonctionnaire voit aussi dans cet épisode de nombreux liens à faire avec la Conquête anglaise.

Mettant bout à bout d'inévitables et inutiles travelling, qui ne sont bien souvent que de simples prétextes pour enfilier les anecdotes historiques et architecturales, *La taupe. Chronique d'un référendum. Acte I: les Américains à Québec* est d'une lourdeur difficile à supporter et relève plus du rapport de recherche que du roman. Un long et minutieux récit de la Conquête, des paysages «expliqués» jusqu'à plus soif, une constellation de personnages délavés et sans vie auxquels le romancier n'a voulu concéder qu'une psychologie primaire donnent à ce roman historique un sérieux vernis de «réalisme socialiste».

Ancien journaliste (notamment au *Devoir*), Jean Chartier a été conseiller en communication à l'emploi du gouvernement du Qué-

bec au moment de la campagne référendaire de 1995. Témoin apparemment privilégié de cette période importante de l'histoire récente du Québec, l'auteur n'a pas su éviter les écueils qui menacent d'ordinaire les auteurs d'un premier roman et de romans historiques: le didactisme. Qui atteint ici, faut-il le dire, un sommet peut-être inédit dans la petite histoire du roman.

Exemple d'une partie de paragraphe parmi quelques centaines d'autres: «Accoudé à la Citadelle, le Parc des batailles, selon l'appellation de Boucher de la Bruère, occupe les plaines où Abraham Martin observait la progression des bateaux dans les parages de l'île d'Orléans. Ses bêtes avaient brouté l'herbe de la côte Sainte-Genève et de la côte portant son nom, près de sa maison sur laquelle s'ouvrait un panorama sur l'Ancienne Lorette et Charlesbourg, du côté nord de la rivière Saint-Charles...»

Mais qui donc lirait un roman pour se faire assommer? À ce titre, *La taupe*, pourtant bien écrit, apparaît comme un véritable échec romanesque. Ou comme un interminable tour de calèche. C'est selon.

Collaborateur du Devoir

LA TAUPE. CHRONIQUE D'UN RÉFÉRENDUM ACTE I: LES AMÉRICAINS À QUÉBEC

Jean Chartier
L'instant même
Québec, 2005, 336 pages

MICHEL LAPIERRE

En 1969, Jacques Ferron dédie d'une façon assez curieuse ses *Chroniques littéraires*, publiées aux Éditions du Jour, au président-directeur général de cette maison alors très en vue. Voici les premiers mots de la dédicace: «A Jacques Hébert qui publie n'importe quoi...»

Est-ce une définition indirecte de l'édition québécoise, de la littérature québécoise ou de l'œuvre de Ferron? C'est sans doute tout ça en même temps, comme le laissent croire aujourd'hui les articles, enfin réunis, d'un critique littéraire inhabituel. Luc Gauvreau vient d'édition un ouvrage volumineux présenté par Ginette Michaud: les *Chroniques littéraires (1961-1981)*, de Jacques Ferron.

Il s'agit d'un recueil de 160 textes, retrouvés principalement dans *Le Petit Journal*, *Le Magazine Maclean*, *Le Livre d'ici*, *Le Nouveau Journal*, *Le Devoir* et *Le Jour*. Sa parution coïncide avec la clôture officielle de l'année Ferron.

D'avril 2005 à avril 2006, on a rendu hommage à l'écrivain mort le 22 avril 1985, il y a maintenant un peu plus de vingt ans. Mais les publications ne cesseront pas. Par exemple, Jean-Claude Germain, rédacteur en chef de *L'Apostrophe*, nous annonce qu'une partie importante du prochain numéro de cette revue traitera de l'œuvre de Ferron.

Faut-il s'étonner d'une telle insistance sur un écrivain qui est loin d'être le plus lu de notre littérature? Nullement, même si David Homel signalait en grande pompe dans *Le Monde* du 17 mars dernier que «la littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation».

Ferron ne pensait pas tout à fait la même chose. «J'ai compris, affirmait-il dans *Le Devoir* en 1961, le dé-

L'insolence créatrice de Jacques Ferron



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

La parution des *Chroniques littéraires* de Jacques Ferron coïncide avec la clôture officielle de l'année Ferron.

faut majeur de notre milieu: personne n'a eu la simplicité de le déclarer le centre du monde... Personne n'a révélé notre profonde originalité.» Faire de la littérature québécoise le point de convergence de l'univers, tel était le but, le seul but, que se fixait Ferron en écrivant ses *Chroniques littéraires*.

Contre toute attente, le critique restait invariablement l'écrivain libre et personnel. Il devenait ainsi créateur du Québec littéraire, voire créateur du Québec tout court. Pour Ferron, l'origine sociale et l'évolution intime de l'écrivain dont il commentait l'œuvre vivaient les phrases qu'il avait lues de celui-ci.

Le chroniqueur inventif ne se contentait pas d'interpréter les livres: il interprétait la vie littéraire

au caractère singulier de la littérature québécoise et qu'il se souciait surtout de «faire antichambre à l'Académie Barbeau», désignation narquoise de la vieille Académie canadienne-française, fondée par Victor Barbeau. Il n'épargnait pas non plus Gilles Marcotte, le critique d'inspiration catholique qu'il présentait comme le gardien d'un goût sclérosé.

Un seul écrivain de la nouvelle génération incarnait parfaitement la conception ferronienne de la littérature québécoise: Victor-Lévy Beaulieu. Ferron estimait que les personnages romanesques «populaires» et «ignobles» de Beaulieu étaient absolument nécessaires pour contrecarrer le «complexe d'infériorité» que notre milieu littéraire nourrissait par rapport à Paris.

Si repoussants qu'ils fussent, les personnages d'un roman comme *La Nuit de Malcolm Hudd* se changeaient à son avis en «guérilleros de l'espoir» grâce à leur fantaisie et à leur délire. Ferron se sentait capable de transplanter ces personnages de Beaulieu dans son propre antiroman, unique, informe et fragmenté, dont les *Chroniques littéraires* constituent à coup sûr l'une des parties les plus indigènes.

Collaborateur du Devoir

CHRONIQUES LITTÉRAIRES

Jacques Ferron
Lancôt
Montréal, 2006, 646 pages

ÉCHOS

Lauréats du prix Trillium

Le prix littéraire le plus prestigieux de l'Ontario a désigné ses lauréats. Du côté francophone, les récompenses vont à Jean Mohsen Fahmy pour *L'Agonie des dieux* (prix Trillium) et à Eric Charlebois pour son recueil *Centrifuge* (prix de poésie). Les lauréats reçoivent respectivement 20 000 \$ et 10 000 \$. Pour la première fois cette année, tous les finalistes touchent une allocation de 500 \$. La 19^e édition a aussi couronné les auteurs anglophones Camilla Gibb pour son roman *Sweetness in the Belly* et Kevin Connolly pour son recueil *Drift*. — *Le Devoir*

Lise Desrochers à la direction de l'ALQ

L'Association des libraires du Québec, qui regroupe environ 80 librairies de la province et du Canada, a une nouvelle directrice générale. Lise Desrochers entre en fonction le 8 mai prochain. Copropriétaire de la librairie Tome un de Lévis, Mme Desrochers devenait, à la suite du rachat du commerce, directrice de la nouvelle succursale de la chaîne Renaud-Bray. Celle qui a également occupé diverses fonctions au conseil d'administration de l'ALQ, de 2002 à 2005, se retrouvera en terrain connu. — *Le Devoir*

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Geneviève Trépanier

Clonage reproductif et dignité humaine



184 pages, 18 dollars

VIENT DE PARAÎTRE

DE CHICOUTIMI À MONTRÉAL

LARRY TREMBLAY
La Hache, Piercing, Anna à la lettre C.

GALLIMARD

LITTÉRATURE

Je suis de l'eau



Louis Hamelin

Pour un deuxième matin de suite, il neige sur l'Abitibi. Réaction de la plupart des humains: c'est blanc... David Winkler, lui, voit les choses un peu différemment: un seul flocon de neige renferme à ses yeux la beauté d'un théorème et peut-être même l'explication du monde, comme si l'eau (David est hydrologue) était à la fois le sang et la mémoire de la planète, et la neige, rien d'autre que la forme évanescence de toute vie, comme un rêve rêvé par la Terre...

Il y a des gens pour croire que la précision du regard peut tuer l'émotion, que le savoir n'est qu'encombrement interposé entre le lecteur et son auteur à l'heure de la littérature-vérité, que le grêbe qui poussait son drôle de cri l'autre soir sur l'étang ne saurait prétendre à rien d'autre qu'à être un canard et que le mot «moineau» suffit parfaitement à décrire le troglodyte mignon. Mais parfois arrive un livre qui, comme le *Cité de Dieu* de l'États-Unien A. E. Doctorow (2003), ou ce *A propos de Grace* de son compatriote Anthony Doerr, réussit le mariage de la passion et de la raison, de la nature et de la langue. Un livre où l'émerveillement et le souci de comprendre, les questions de la littérature et les hypothèses de la science, se rencontrent à forces égales.

La littérature actuelle me fait un peu penser au sport professionnel. Techniquement, la moyenne des romans publiés aujourd'hui est probablement de loin supérieure à ce qui se faisait il y a cinquante ans, tout comme le moindre hockeyeur contemporain,

surentraîné et gavé de remèdes, ne ferait qu'une bouchée des glorieux patineurs sans casque d'antan. Par ailleurs pour les écrivains: ils apprennent maintenant les techniques narratives à l'université et le contexte de la féroce compétition à l'intérieur duquel ils évoluent (en lutte contre le cinéma, la télé câblée et le Web pour capter l'attention et la poignée de dollars du badaud) force les meilleurs d'entre eux à toujours se dépasser. De là à prétendre, comme le faisait Guy Scarpetta, que «l'âge d'or du roman», c'est aujourd'hui, il y a un pas, qui omet, entre autres, le rôle essentiel joué par la nostalgie dans tous ces mythes de l'âge d'or que la précipitation des temps modernes, puis postmodernes, devait nous amener à chérir. La nature humaine est ainsi, et tout en applaudissant aux feintes d'un Kovalev et au style impeccable et somptueux d'un Anthony Doerr, nous continuerons de réserver nos véritables frissons pour les montées à l'emporte-pièce du Rocket et les maladresses de Hemingway.

Dans la meilleure tradition

Avec *A propos de Grace*, Doerr s'inscrit d'ailleurs dans la meilleure tradition littéraire de son pays: ne trouve-t-on pas dans son livre des échos du Thoreau du *Journal* (cet homme qui, il y a cent-cinquante ans, pouvait passer des heures et des pages à détailler l'aspect de la neige accrochée aux branches des arbres après le passage d'une tempête) et du Melville de *Mardi* (le matelot déserteur devant chez Doerr un banlieusard de Cleveland échoué sur une île des Antilles...) matins d'un peu d'Edgar Allan Poe (voir les rêves prémonitoires du héros)? Conscientes ou non, ces influences? Peu importe. Anthony Doerr est assis sur l'histoire d'une très grande littérature et c'est de là qu'il écrit, avec vue sur les sommets. Et avec une maîtrise de la prose à mi-chemin de la précision quasi clinique de l'œil

(le fameux «regard américain» du père Gustave) et de la discrète envolée lyrique (comme une magie du verbe sans effet de manches), avec, aussi, un art consommé de la métaphore aux antipodes de ces collectionneurs d'approximations qui prétendent battre le cinéma à son propre jeu d'images. Chez Doerr, nous sommes dans le langage, dans sa chimie secrète et ses hautes sensations, comme dans la neige: jusqu'au cou... «Il se promenait avec elle parmi les formes noires des meubles et les ombres rayées de stores, dans le confort sous-marin des pièces obscures.»

Presque rien, comme vous voyez. Mais il y a ce sous-marin qui, émergeant tout à coup d'entre les mots, d'entre les meubles et les stores, nous entraîne dans les profondeurs bleutées du quotidien. Dès les premières pages, David Winkler consigne pour nous, dans son carnet d'hydrologue en exil, une intuition devenue lentement certitude au fil d'une existence qui, comme toutes les existences ici-bas, est d'abord une découverte: «Le cerveau humain est constitué à soixante-quinze pour cent d'eau. Nos cellules ne sont guère plus que des poches destinées à contenir de l'eau.

Quand nous mourons, elle quitte notre corps pour passer dans la terre et dans l'air, puis dans la panse d'animaux, puis dans autre chose encore. [...] telles sont les choses à savoir si l'on veut se connaître soi-même.»

De la fracture du glacier jusqu'aux récifs coralliens en passant par la forme infiniment changeante des nuages, le cycle de l'eau est la matérialisation concrète du mythe de l'Éternel Retour, et le point de départ, dans ce livre, d'une vaste interrogation sur le hasard et la prédestination. L'enfance de David Winkler se déroule sous l'empire de deux dons en apparence indépendants: sa fascination pour les cristaux de neige et sa faculté de rêver avec précision certains épisodes à venir. Il sait avec certitude que tel passant en

train de traverser la rue va se faire frapper par un autobus. Sait aussi que cette femme entrevue en rêve dans la file d'un supermarché lui est réservée par le Destin même si elle appartient à un autre. Ça marche à tout coup. Et tant qu'il s'agit d'inconnus, ça peut encore aller, mais que faire le jour où l'homme rêve que sa propre petite fille meurt dans les bras d'un père impuissant à la sauver? L'étrange pouvoir de l'enfant va ainsi se muer en une puissante malédiction qui, tout comme la structure cristalline des flocons de neige avec sa base hexagonale invariable et les transformations à l'infini de ses branches, précipitera le lecteur au cœur même de l'énigme de l'existence. «Il y avait chez ces gens quelque chose de transparent — des vagues d'êtres humains qui allaient et venaient, et à quelle fin?» Nos vies seraient à l'image de ces «infinies permutations d'un cristal de glace, tout semble se répéter — mais, d'un autre point de vue, rien ne se répète vraiment». Des vies que nous sommes de toute manière capables de réinventer «par la mémoire, par la narration», et dont l'ultime secret pourrait bien se trouver dans l'émerveillement: «Une mouche commune avait de quoi faire rougir un avion de chasse; une fourmi était forte comme quatre éléphants.» Évoquant l'embrasement des bougainvillées dans la lumière insulaire, un des personnages affirme: «Parfois, je n'arrive pas à croire qu'il m'a été donné de vivre si longtemps et de voir de telles choses. [...] N'est-ce pas que tout ça est fichtrement, scandaleusement beau?»

Oui, comme l'est, malgré quelques longueurs à la fin, l'écriture de ce grand roman américain.

Collaborateur du Devoir

À PROPOS DE GRACE

Anthony Doerr
Traduit de l'américain par Judith Roze
Albin Michel
Paris, 2006, 470 pages



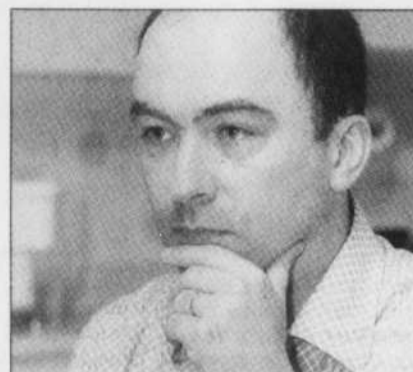
Christiane Frenette



Clara Ness



Nicolas Dickner



Michael Delisle



Suzanne Jacob

Les critiques du Prix des collégiens

L'important Prix des collégiens a été remis cette année à *Nikolski*, premier roman de l'écrivain Nicolas Dickner, dans le cadre du Salon du livre de Québec. Un jury composé de représentants de plus de quarante établissements collégiaux s'est réuni au préalable dans un hôtel de la Vieille Capitale afin de déterminer un grand gagnant. Toute l'année, en préparation de cet événement, les collégiens ont d'abord lu et commenté cinq titres présélectionnés par un jury de critiques professionnels. Les meilleures critiques réalisées par les étudiants sont publiées aujourd'hui dans nos pages sur la base d'une sélection opérée par les professeurs Bruno Lemieux (Cégep de Sherbrooke), Lise Maisonneuve (collège Édouard-Montpetit), Louise Noël (collège Montmorency), ainsi que par Hélène Lacoste de Radio-Canada et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*. Le Prix des collégiens est une initiative de la Fondation Bourgie, que soutient activement *Le Devoir*.

Rouge brûlant

GABRIELLE MASSICOTTE
Cégep de Trois-Rivières

Il est de ces romans qui vous traversent sans pitié. Ils vous imprègnent, vous obsèdent, vous attachent à eux pour toujours. C'est le cas d'*Après la nuit rouge*, de Christiane Frenette. On y suit en parallèle l'histoire de Marie, qui voudrait vivre autre chose que la vie rangée d'une épouse modèle; celle de Thomas, revenu la mémoire fragmentée et l'épaulée brisée d'un séjour à l'asile; celle de Rex, son chien, qui lui est toujours resté fidèle, même après cet exil forcé, même après la nuit rouge. On découvre aussi l'histoire de Louise, qui connaît l'amour envers et contre tout, et dont le passé resurgit malgré elle. Les quêtes des personnages sont empreintes d'espoir, de souvenirs et d'oubli. On se lie à ces personnages avec une facilité déconcertante. Qui n'a jamais cherché de sens à donner à sa vie, qui n'a jamais fugué, ne serait-ce que dans sa tête?

Ce roman peu volumineux annonce une légèreté trompeuse: les thèmes abordés sont, non pas d'une lourdeur accablante, mais d'une profondeur cachée. Frenette se joue des mots, elle démêle pour nous les mondes intérieurs bouleversés de ses personnages, par des phrases précises, concises et remplies d'une poésie envoûtante. Le roman fait réfléchir sur l'importance de la vie: elle est nôtre, il faut aimer ce que l'on fait, apprendre à reconnaître le visage du bonheur. Dès lors, l'importance d'un jardin, les sentiments à l'état brut lorsqu'on a les mains en terre, la joie de voir grandir et fleurir ce qu'on a tendrement semé, tout cela contribue à esquisser un bonheur tout simple et, le plus souvent, à portée de main. Pour certains, ce sont les enfants qui amènent ce bonheur. Pas pour Marie. Ce qui la rend heureuse, elle, c'est une petite oasis de verdure dans sa vie dénuée de passion.

Tout au long du roman, on découvre entre Thomas, Marie et Lou des liens beaucoup plus forts que les simples coïncidences d'abord imaginées, mais on découvre surtout, en eux, le magma bouillant d'une ville en feu. Plus on avance, plus on perçoit les délicates ficelles du récit comme les troublantes cicatrices des grands brûlés. L'habile poète qu'est Christiane Frenette suggère plusieurs chemins subtils et laisse au lecteur la liberté d'interpréter comme il veut. Le titre même est inspirant. *La nuit rouge* représente le point de départ, la cassure nette entre l'avant et l'après-tragédie. Alors, tels des phénix qui renaissent de leurs cendres, tous les personnages convergent vers le même point: la vie.

APRÈS LA NUIT ROUGE
Christiane Frenette
Boréal
Montréal, 2005, 174 pages

Sensuelle dualité

JULIE DEMERS
Cégep de Drummondville

Entre deux continents, entre musique et littérature, entre caresses bibliques et amours lesbiennes, Clara Ness signe ici une œuvre sous le signe de la dualité et de la sensualité. Traversant les tabous et les désirs, Clara Ness nous transporte dans un univers éclaté où seule la passion gouverne. L'auteure présente à travers les yeux d'une jeune étudiante en médecine des protagonistes contrastés et intenses. Obsédée par les uns, passionnée par les autres, l'étudiante passe de la couche de Paul aux bras de Luiz, pour enfin tomber dans ceux d'Agnès.

Jamais torturée par la contradiction de ses désirs, elle essaie au contraire de les fusionner. Toujours plus éclatés, ces amants fous épris d'absolu et de liberté deviennent captivants et ensorcelants. Parfois romantiques, parfois brutaux, ceux-ci guident le lecteur pour l'entraîner dans une douce ivresse.

Lumineuse et poétique, la plume amoureuse de Clara Ness critique autant qu'elle embrasse. Dans une véritable ode à la sensualité propre à l'adolescence, elle effleure, caresse, pour ensuite mordre et soupiner. C'est l'amour-passion, les déclamations baroques et exaltées, la fusion des mots, des sens et des corps.

Souvent philosophique, elle s'attaque aux rapports entre humains, peignant une critique très lucide de la femme par la femme. Sous sa plume, les femmes deviennent à la fois chef-d'œuvre et bouquet de laideur: légères, perverses, volages, profiteuses, menteuses et hystériques.

En plus de faire preuve d'une maîtrise parfaite de la langue, l'auteure nous émerveille par ses nombreuses références littéraires et culturelles, subtiles mais très présentes. Véritable célébration de la culture, le roman foisonne de clins d'œil littéraires et musicaux. Le titre lui-même fait référence à l'opéra bouffe de Mozart *Così fan tutte*.

Ainsi font-elles toutes: un éloge somptueux à la vie et à toute sa sensualité.

AINSI FONT-ELLES TOUTES
Clara Ness
XYZ éditeur, coll. «Romanichels»
Montréal, 2005, 132 pages

Nikolski les migrations

LAURIE COMTOIS
Collège de Bois-de-Boulogne

Actuel, à la fois réaliste et touchant, *Nikolski* de Nicolas Dickner est tout simplement captivant. Dès les premières pages, il plonge le lecteur dans une histoire tripartite qui converge vers le thème de la recherche d'identité.

Trois narrateurs, aux destins aussi différents qu'imprévisibles, sont unis, sans le savoir, par des liens familiaux. Ils sont jeunes, aventureux, audacieux et avides de découvrir quelque parcelle du monde qui leur est inconnue. La ville de Montréal constitue le point nodal de leurs destins respectifs et la toile de fond de ce roman très contemporain.

L'auteur adopte un ton tantôt humoristique, tantôt ironique, et réussit à capter l'intérêt du lecteur du début à la fin. Dickner nous transporte successivement dans l'Ouest canadien, dans le nord du Québec, au Venezuela et au cœur d'un quartier multiculturel de Montréal, aux alentours du boulevard Saint-Laurent. Chacun des lieux apporte au roman une nouvelle dimension, tout en permettant au lecteur d'assister à une leçon d'histoire et d'apprendre à coup sûr un élément ou des aspects d'une culture qui lui était inconnue. Par exemple, le séjour de Noah en Amérique du Sud permet à l'auteur d'ouvrir une fenêtre sur un coin du monde et d'y intégrer quelques descriptions et faits historiques pertinents. Dickner insère stratégiquement ces passages, qui sont d'ailleurs tous plus intéressants les uns que les autres.

Sans entrer trop profondément dans la psychologie de chacun des personnages, Dickner dresse un portrait réaliste des acteurs qui figurent dans le récit. Les aventures saugrenues que vivent les narrateurs sont habilement présentées, se chevauchant dans le temps et l'espace, ce qui ne fait qu'attiser la curiosité et incite à poursuivre la lecture. Les trois personnages diffèrent par leur passé mais se ressemblent dans leur solitude, leur but, leur idéal de vie commun, qui consiste en la quête d'une identité personnelle. Cette recherche trouve son explication à travers leur arbre généalogique, qui se croise quelque part au nord, à Nikolski. C'est pourtant vers le sud que leurs migrations les mèneront.

Les descriptions et les situations du quotidien racontées par Dickner sont senties, vécues, bref, à l'image de la totalité de l'œuvre.

NIKOLSKI
Nicolas Dickner
Nota Bene, coll. «Alto»
Québec, 2005, 328 pages

L'irréparable solitude

KIM VALLIÈRE
Cégep Abitibi-Témiscamingue

Oubliez la «fille» à laquelle fait référence le titre du livre de Michael Delisle, car c'est plutôt dans l'univers de l'alter ego de l'auteur que nous plongeons les sept nouvelles de ce recueil.

Reliées par un fil conducteur perceptible grâce à quelques indices savamment disposés par l'auteur, les nouvelles composant *Le Sort de fille* nous livrent la vie du narrateur par épisodes, de son adolescence à la quarantaine. L'écriture particulièrement efficace de Delisle convient bien au genre. En quelques mots, l'histoire entraîne le lecteur, le guidant ainsi vers la compréhension des situations et des personnages.

Par le ton employé, *Le Sort de fille* peut sembler anodin. Il permet cependant une lecture à deux niveaux. On peut le lire pour le plaisir anecdotique des nouvelles ou pour tenter de saisir un personnage dans sa complexité. Le narrateur subit nombre d'abandons et de rejets: sa mère est absente pendant les dix premières années de sa vie et il ne connaît son père qu'à l'âge adulte. Les blessures morales subséquentes à cette situation le pousseront à espérer une vie meilleure. Pour y arriver, il se sent obligé de cacher plusieurs vérités, tels que son alcoolisme, son homosexualité et un penchant pour la violence. On constate, au fil des nouvelles, l'impuissance des personnages face à leur existence: tout ce qu'ils parviennent à bâtir, ils le déconstruisent eux-mêmes. Lorsque le narrateur rencontre un vieil ami dans la nouvelle *Le Vieux Chèvre*, tous les efforts qu'il a fournis pour refouler son homosexualité resurgissent en lui, malgré la présence de son amoureuse. Il tente de revivre un baiser passionné, échangé autrefois, mais ses avances sont éconduites par son ancien complice. Le rejet... encore. La beauté des textes de Delisle réside dans la subtilité avec laquelle l'auteur introduit les sujets tabous; une seule phrase évocatrice, glissée dans le texte, suffit à expliciter un thème difficile.

La simplicité de l'écriture de Michael Delisle lui confère un style très américain. Considérez *Le Sort de fille* comme un rendez-vous avec votre imaginaire. On vous fournit sept photos d'une vie; à vous d'en faire le récit. La fin de chaque nouvelle permet l'interprétation. Quant à savoir ce qui se passe entre chacune...

LE SORT DE FILLE
Michael Delisle
Leméac
Montréal, 2005, 112 pages

La filiation

RENAUD SYLVAIN
Cégep de Saint-Jérôme

Dure réalité de la filiation, que chaque naissance porte en son sein. Filiation qui nous entache, nous souille des erreurs du passé, scelle une partie de nous-mêmes. Un combat: celui de ne pas être le prochain maillon de cette chaîne qui nous attache à la vie. Véritable quête que cette volonté de s'arracher à l'interminable et quasi fatale répétition d'une histoire que l'on a trop souvent interprétée, mais jamais racontée. Contradiction nécessaire. Mal nécessaire.

Murmures trop souvent perdus dans l'océan du vide. Paroles pensées, réflexions, mais jamais évacuées. Les lèvres semblent difficiles à mouvoir, le corps, bien que si près de la réalité, paraît trop lourd pour s'y frotter. Ne pas agir, réfléchir. Toujours réfléchir. Cogiter. Incroyable espace clos et lointain du réel que celui de l'intimité, de la liberté de la pensée. Fugueuses, par défaut. Fuir le corps pour entrer dans ses pensées, son passé. Fausse vérité et vrais mensonges habitent l'univers de quatre générations passées, où les mots «abus», «violence» et «secrets» ne sont étrangers à personne. Trouble évoqué par cette toile apparaissant sur la couverture, illustrant un couple — titre de la toile —, et réalité romanesque où les Piano, couple français aux mœurs particulières, deviennent le reflet d'abus perpétrés depuis trop longtemps déjà.

Véritable voyage initiatique qu'entreprend seule la jeune Nathe, fille de la défunte rebelle Stéphanie, qui sera à l'origine de la dernière et nécessaire fugue. Fugue destructrice.

Cette toile où les fils se sont trop longtemps entremêlés perdra de sa résistance, balayée du revers de la main par la jeune génération, salvatrice de ses aïeux. Au nord de la province, là où la rivière ne coule pas vers le même océan que celui saturé de tant de non-dits, de ce sel impur qu'est le mensonge, la jeune Nathe rendra leur liberté, la pleine maîtrise de leur existence, à Blanche et à Aanaq, et du même coup à tous ceux qui y aspirent.

Fugueuses, c'est le difficile rapport avec la réalité, l'acceptation, non pas sans heurts, d'une existence conditionnée par des étrangers que ne nous ont pas laissés un choix qui semble pourtant vital, celui de les choisir. Plus encore, *Fugueuses* nous fait réaliser que, malgré nous, on retourne toujours à eux, sans raisons apparentes. Mal nécessaire que de vouloir partir, s'affranchir. Oui s'affranchir, pour mieux revenir... Une lecture nécessaire, un roman intelligent, percutant, brillant.

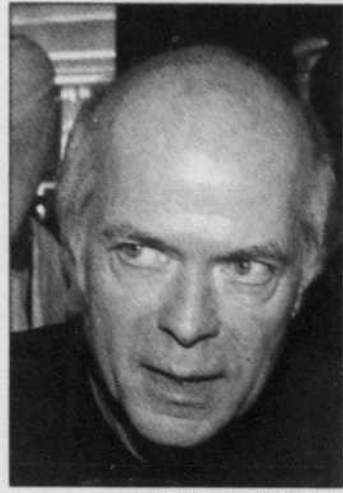
FUGUEUSES
Suzanne Jacob
Boréal
Montréal, 2005, 328 pages

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

L'art de la fugue chez Pascal Quignard

GUYLAIN MASSOUTRE



JACK DABAGHIAN REUTERS
Pascal Quignard

Pas une page que Pascal Quignard n'ait longuement mûrie. Sa transparence de romancier, comme dans *Tous les matins du monde* ou *Terrasse à Rome*, il faut la mériter. Lui accorder du temps. Vivre soi-même les sensations. Se figurer les lieux. Suivre les décisions des personnages, ressentir les silences du passé, puis, un jour, grâce au savoir de quelque érudit, comprendre le modèle finement glissé sous l'histoire, tel le filigrane du papier.

Essoufflant par tout ce qu'il écrit, il garde la plume nette et la composition stricte qu'on lui connaît. Dans la seule année 2005, il a republié, révisé, les introuvables *Écrits de l'éphémère*, *Pour trouver les enfers*, *Le Vau de silence*, sur René-Louis Des Forêt, *Une gêne technique à l'égard des fragments*, sur La Bruyère, Georges de la Tour, *Inter Aeria Fagos*, poème latin, aux Éditions Galilée, ainsi que *Les Paradisiaques (Dernier Royaume IV)* et *Sordidissimes (Dernier Royaume V)*, nouveaux essais chez Grasset.

Il n'est pas sentimental. Même quand il parle d'amour. Dans ce *Villa Amalia*, son dernier-né, un roman substantiel qui sort chez Gallimard, on est presque étonné de retrouver l'écrivain de fiction, après sa période austère vouée à la solitude philosophique. Mais oui, il rêve encore, dans cet espace mental où la logique fait des trous dans un ciel d'inconscient, permettant les ruptures, les bonds, les audaces informulées.

« On ne remplit pas le vide avec des plaintes... »

On cherche la médiation? On trouve le pessimisme. On veut la profondeur? On est pris par la fable, trop improbable pour le réalisme, trop magique pour ne pas relever d'une main cachée. Amours libres, multiples, éperdues, mortifères, elles entremêlent les âges, les corps ensommeillés, les hommes et les femmes, les femmes entre elles, et les enfants.

Tout est là pour un œil de caméra. Le romanesque dans une dramaturgie. Une femme trompée réagit énergiquement, bon début. Quignard excelle dans la

ceptif, un décor en creux où se niche une vie baroque. Ceci n'est pas une maison, aurait dit Magritte: « C'était comme un être indéfinissable, euphorisant, dont on ne sait par quel biais on se voit reconstruite par lui, rassurée, comprise, entendue, appréciée, soutenue, aimée. » Une lave peut-elle susciter d'invisibles naïades, déités maléfiques ou amies?

Ann Hidden a eu beau changer de nom et se cacher, elle détruit des équilibres fragiles. Les désirs inassouvis deviennent insupportables au contact de sa force. Elle qui aime le bonheur repousse les autres. Elle préfère entendre sourdre la musique qu'elle compose et réécrit à même d'anciennes partitions. Magie.

Un autre concert rattrape Ann Hidden, elle qui « entend » la baie « comme un monde interne ». Chagrin, deuil, colère et vengeance, ils sont poignants, ses sentiments. De même, les hommes qui gravitent autour d'elle, la mandragore, l'élixir mortifère. On devine la métaphore: l'art est plus grand que l'humain. Il ravage tout sur son passage. La preuve, ces scories noires. Et la musique? Aérienne, elle demeure.

Premier amour

Seulement l'amour de Philippe Ségur vaut d'être lu, tout simplement. On remonte dans la conscience d'un premier amour.

L'anecdote est le prétexte pour observer la mélancolie qui ruine en sourdine la vie d'un médecin. Encore une maladie incurable et sans vaccination. Il se met à croire que son amour d'antan peut revivre. Il transforme sa vie pour y accueillir un fantôme, soutenu par une panoplie de signes réconfortants.

Folie? Nostalgie hallucinée ou fantaisie d'un original qui trouve une solution à une ancienne culpabilité? Peut-on refaire le passé? Vivre à rebours? S'absenter dans une autre dimension? La langue est simple. L'esprit l'est moins. Mais la fiction se lit aisément. Elle restitue l'idée que, dans un monde parallèle, on peut vraiment vivre d'amour et d'eau fraîche. Le doublement intéresse Ségur, écrivain et professeur de droit à Carcassonne, qui a déjà raconté la vie d'un homme qui se prenait pour un chien.

Collaboratrice du Devoir

VILLA AMALIA
Pascal Quignard
Gallimard
Paris, 2006, 299 pages

SEULEMENT L'AMOUR

Philippe Ségur
Bouchet-Chastel
Paris, 2006, 389 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Le premier livre

Gilles Archambault

« Tant que le premier livre n'est pas écrit, on possède cette liberté de commencer qu'on ne peut utiliser qu'une seule fois dans sa vie; le premier livre te définit déjà... »

Cette affirmation, on la trouve en quatrième de couverture de *Romans, nouvelles et autres récits* d'Italo Calvino, que l'on vient de publier en deux forts volumes. Les œuvres réunies, on l'aura deviné, concernent les premières années de la carrière littéraire de cet écrivain, qui compte assurément comme l'un des plus importants écrivains italiens du vingtième siècle. Si on en doutait encore, la reprise en édition illustrée du *Baron perché* serait un argument on ne peut plus concluant.

Italo Calvino a publié son premier roman en 1947. *Le Sentier des nids d'araignée* bénéficiait du soutien de Pavese. Très tôt engagé dans l'action politique, il milite dans les rangs du parti communiste italien. Il dirige une revue avec le romancier Elio Vittorini. A la fois romancier et critique littéraire, il s'intéresse à l'œuvre de Raymond Queneau, prend ses distances par rapport au nouveau roman français tout en étant partisan d'une attitude résolument moderne quant à l'écriture romanesque.

Dès son entrée en littérature, Calvino retient l'attention par l'aspect insolite de son écriture. S'il réussit dans *Le Baron perché*, *Le Vicomte pourfendu* et *Le Chevalier inexistant* à actualiser le roman historique, le rendant très proche du lecteur par la fantaisie, l'ingénuité de l'imagination, il sera également capable de proposer l'un des romans les plus poétiques qui soient. *Si par une nuit d'hiver un voyageur*.

Bref, nous sommes en présence d'un corpus d'une impressionnante valeur. Et que dire de la partie critique de l'œuvre? De surcroît, combien de titres ne nous viennent-ils pas en mémoire

à la simple mention de son nom? *Les Villes invisibles*, par exemple, ou encore *Ermite à Paris*, qui raconte sur le ton intimiste un long séjour hexagonal.

Cette édition, dirigée par Mario Fusco, comprendra quatre volumes. Le premier concerne ce qu'il considère comme la première manière de Calvino, tenant compte d'écrits rédigés entre 1947 et les premières années de la décennie suivante. Le second a à voir avec, grosso modo, la période qui se termine en 1960. Mario Fusco ayant choisi de réunir des textes dont la thématique est commune, il lui arrive de proposer des écrits postérieurs mais qui s'ajoutent à l'œuvre et nous donnent un éclairage plus complet.

On ne saurait trop recommander cette édition. Un auteur de haut vol se voit présenté d'une façon intelligente et généreuse. Pour des raisons évidentes, je n'ai pas tout lu des œuvres que nous présentent ces volumes. J'ai toutefois relu *La Journée d'un scrutateur*, *Les Amours difficiles*. J'ai surtout musardé ici et là, m'attardant à quelques nouvelles, dont certaines sont plus qu'attachantes. Je pense à *l'Attente de la mort dans un hôtel* ou à *Un général dans la bibliothèque* qui, chacune à leur façon, témoignent de la diversité d'un esprit créateur.

Des heures de lecture offertes à quiconque souhaiterait s'initier au parcours d'une imagination visitée par l'intelligence, la sensibilité et la liberté de ton que seuls les plus grands possèdent.

Collaborateur du Devoir

ROMANS, NOUVELLES ET AUTRES RÉCITS

TOMES I ET II
Italo Calvino
Le Seuil
Paris, 2006, 828 p. et 814 p.

LE BARON PERCHÉ

Italo Calvino
Le Seuil
Paris, 2005, 277 pages

Dès son entrée en littérature, Calvino retient l'attention par l'aspect insolite de son écriture.

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 18 au 24 avril 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 SANS PARDON Christine Brouillet (Courte échelle)	1 PASSAGES OBLIGÉS Josélito Michaud (Libre expression)
2 DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)	2 ALIMENTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Trécarré)
3 CHARLES LE TÊMEIRAIRE T. 3 Yves Beauchemin (Fides)	3 S.O.S. BEAUTÉ: MENUS ET... Chantal Lacroix (La semaine)
4 LA TRADUCTION EST UNE HISTOIRE... Jacques Poulin (Leméac)	4 ÉLOGE DE LA RICHESSE Alain Dubuc (Voix Parallèles)
5 LA POUSSIÈRE DU TEMPS T. 3 Michel David (Hurtubise HM)	5 MAGASIN GÉNÉRAL T. 1: MARIE R. Loise/J.-L. Tripp (Casterman)
6 VERGLAS Normand Lester (Libre expression)	6 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ Pierre Morency (Transcontinental)
7 QUI EST TERRA WILDER? Anne Robillard (Mortagne)	7 LE BÉBÉ ET L'EAU DU BAIN Chicoine/Collard (Québec-Amérique)
8 MA VIE AVEC MOZART Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	8 DERRIÈRE LES PORTES CLOSES Martine Tremblay (Québec Amérique)
9 CELLULAIRE Stephen King (Albin Michel)	9 LA FACE CACHÉE DU PÉTROLE Eric Laurent (Plan)
10 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète rebelle)	10 1500 TRUCS DU JARDINIER... Larry Hodgson (Broquet)
LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 AMOS DARAGON T. 11: LE MASQUE DE... Bryan Perro (Intouchables)	1 DA VINCI CODE Dan Brown (Anchor)
2 UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Gil Courtemanche (Boréal)	2 DIGITAL FORTRESS Dan Brown (St. Martin's Press)
3 DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	3 FIVE PEOPLE YOU MEET IN HEAVEN Mitch Albom (Hyperion)
4 L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafon (Libre de poche)	4 DA VINCI CODE: SPECIAL ILLUSTRATED... Dan Brown (Anchor)
5 ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Gavalda (J'ai lu)	5 WITH NO ONE AS WITNESS Elizabeth George (Harper Collins)
6 UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompière (Québec Amérique)	6 COUNTDOWN Iris Johansen (Bantam Books)
7 LÉONIS T. 7: LA LÉGENDE DE SIA Mario Francis (Intouchables)	7 NO PLACE LIKE HOME Mary Higgins Clark (Pocket Books)
8 QUIPROQUO ET SORCELLERIE Alexandra Larochelle (Trécarré)	8 THE CLOSERS Michiel Connelly (Warner Books)
9 HISTOIRE DE PI Yann Martel (XYZ)	9 ANGELS AND DEMONS Dan Brown (Pocket Books)
10 ROSE POURPRE ET LE LYS T. 1 Michel Faber (Boréal)	10 SHEER ABANDON Penny Vincenzi (McArthur & Co.)

Ce mois-ci dans Le Couac

L'Iran peut fabriquer des montres Mickey Mouse qui brillent dans le noir

PAR JUAN COLE

LISEZ LE SEUL JOURNAL SATIRIQUE AU QUÉBEC!

Aussi

- Travail et gaurvreté p. 3
Chantalle Santerre soutient que la cause commune de tous les travailleurs devrait être la hausse du salaire minimum
- National...isme p. 4
Quelques collaborateurs réagissent à la publication du guide «Parlons de souveraineté à l'école»
- Photoman exclusif p. 3 et 6
Adil Charkaoui et la famille Rodriguez récemment expulsés du pays font face à une machine qui broie des vies

Disponible en kiosque
Pour abonnement: www.lecouac.org

Olivieri librairie-bistro

7 MAI
Jean-Paul Daoust,
Cobra et colibri

Catrine Godin,
Les ailes closes

Claudine Gaudreau,
Naissances

21 MAI
Guy Cloutier,
Affûts

Hugues Corriveau,
Paroles pour un voyageur

Luc Lecompte,
Dans l'ombre saccagée du désir

Katerine Caron,
Cette heure n'est pas seule

28 MAI
Jean Chapdelaine Gagnon,
Cantilène

Jean-François Beauchemin,
Voici nos plans sur terre

Mona Latif-Ghattas,
Ambre et lumière

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

Des cendres sur la glace

Guy Saint-Jean ÉDITEUR

Toutes nos félicitations à notre auteur **GEORGES LAFONTAINE**

Récipiendaire du **Grand Prix de la relève littéraire Archambault**

Des cendres sur la glace: l'histoire d'un vieil homme déterminé à honorer celle qu'il aime. Un vieil homme qu'on veut arrêter à tout prix.

LE GRAND PRIX de la relève LITTÉRAIRE ARCHAMBAULT 3^e édition

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Claude Morin pro domo



Louis Cornéliier

Les passages des ouvrages de Pierre Godin, Pierre Duchesne, Pierre Dubuc et Normand Lester consacrés à l'affaire Morin m'ont toujours laissé dubitatif. Que l'ancien sous-ministre et ministre ait rencontré, entre 1974 et 1977, des agents de la GRC et qu'il ait reçu de l'argent pour ce faire est maintenant une chose entendue que le principal intéressé ne nie pas, même si on peut croire qu'il aurait souhaité que cette histoire reste cachée. Tout le reste, cela dit, qui constitue le cœur de cet imbroglio, relève de déductions douteuses qui apparaissent irrecevables jusqu'à preuve du contraire.

Dans *L'Affaire Morin*, un plaidoyer pro domo rédigé avec la hargne de celui qui défend son honneur sali, Claude Morin, avec toute l'intelligence qu'on lui connaît, pointe les multiples trous dans les démonstrations de ses détracteurs, particulièrement dans celle de Normand Lester: sources douteuses, recoupements fantaisistes et mauvaise foi.

Morin, donc, a rencontré à plusieurs reprises des agents des services de sécurité fédéraux. Ce ne pouvait être, conclut Lester, que pour les renseigner sur les projets et stratégies du Parti québécois. Pierre Dubuc, quant à lui, suggère que la stratégie étagée défendue par Morin constitue une preuve que celui-ci trahissait le PQ. Le principal intéressé, pour sa part, prétend avoir accepté de rencontrer des agents de la GRC parce qu'il les soupçonnait de préparer un coup fourré contre le PQ et qu'il souhaitait, le cas échéant, voir venir pour en prémunir le parti. Il n'a, ajoute-t-il, jamais dévoilé d'informations compromettantes. Il va même jusqu'à affirmer que

son hypothèse d'un coup fourré était erronée puisque, à son avis, les fédéraux étaient essentiellement obsédés par l'action manipulatrice d'activistes étrangers sur le gouvernement du Québec.

Qui dit vrai? Faut-il de preuves formelles quant aux paroles échangées entre Morin et des agents de la GRC, il ne nous reste, pour évaluer la situation, que les actes. Et peut-on vraiment, sur cette base, conclure à la duplicité de Claude Morin? Dans les pages du *Devoir* du 13 avril dernier, Jean Décary, historien et auteur de *Dans l'œil du Sphinx - Claude Morin et les relations internationales du Québec*, répond: «*Quoi qu'il en soit, et peut-être plus important que tout, Claude Morin peut opposer aux doutes de ses détracteurs ses brillants états de service comme mandarin durant la Révolution tranquille et comme proche conseiller de cinq premiers ministres, sans compter son action cruciale dans le développement des relations internationales du Québec.*» Comme traître, on a déjà vu pire, donc. Pourquoi, tant qu'à faire, demande Morin, ne pas accuser «*Lénine d'avoir été aux ordres de Wall Street!*»

Un grand Québécois

Quant à la thèse qui attribue à Claude Morin et à sa stratégie étagée l'échec du mouvement indépendantiste à ce jour, elle relève essentiellement du débat politique et il faut être un peu tordu pour en faire une pièce au dossier de la prétendue trahison du ministre. On a le droit, évidemment, de considérer que cette stratégie était une erreur, révélatrice d'une inacceptable mollesse, mais plusieurs, dont je suis, continuent pourtant de croire que c'était là la meilleure démarche à adopter, à l'époque, pour rassurer les Québécois inquiets et donner une légitimité au PQ et à son option. Une chose, cependant, est claire: se servir de cette stratégie comme d'une preuve de la trahison de Morin est odieux et revient à tout confondre. On ne mène pas un débat politique démocratique et intelligent en faisant, à n'importe



RENÉ MATHIEU LE DEVOIR

Claude Morin défend son honneur sali dans son dernier ouvrage, *L'Affaire Morin*.

quel prix, des traîtres de nos adversaires idéologiques.

«*Ministre, sous-ministre, professeur, auteur, conférencier et citoyen*, écrit Claude Morin, *ma conduite et mes opinions ont toujours été marquées par une orientation pro-québécoise si indiscutable, si constante et si notoire qu'elle rendait échevelée toute suspicion selon laquelle j'aurais, à quelque moment de ma vie, agi contre des intérêts nationaux du Québec en complotant avec ceux qui s'opposaient aux projets et à l'action de son gouvernement.*» Je n'ai jamais vraiment eu de raisons de croire le contraire. La lecture de *L'Affaire Morin* et les réactions, dans certains cas très négatives, suscitées par ce livre ne m'en donnent pas plus.

Aussi, jusqu'à preuve du contraire, et je ne me contenterai pas, quitte à me faire traiter de naïf, d'hypothèses à saveur de complot, je continue de considérer Claude Morin, dont je ne partage par ailleurs pas toutes les idées, comme un grand Québécois.

Collaborateur du Devoir

L'AFFAIRE MORIN

LÉGENDES, SOTTISES

ET CALOMNIES

Claude Morin

Boréal

Montréal, 2006, 264 pages

Hommage à André Brochu

LOUIS CORNELIER

Issu d'un colloque tenu à l'automne 2002, cet ouvrage collectif intitulé *André Brochu écrivain* regroupe des textes qui font ressortir «*le double fil qui traverse l'œuvre d'André Brochu, celui de la lecture attentive, rigoureuse, et celui de l'imagination, de l'invention verbale la plus débridée*», précisent Micheline Cambron et Laurent Mailhot, directeurs du projet.

Critique, romancier, nouvelliste et poète, Brochu, depuis 1957, a beaucoup écrit, et son œuvre, multiforme, a été, en général, bien accueillie par la critique, savante ou journalistique. Ce collectif, qui retrace les grands moments de son parcours littéraire, poursuit dans cette veine en se déployant sur le mode unanime de l'hommage.

Renald Bérubé, ancien étudiant du précoce Brochu qui a déposé son mémoire de maîtrise à 19 ans, se souvient d'un maître qui lui a appris, dans les années 1960, «*que le corpus littéraire québécois [...] pouvait être soumis aux mêmes critères de lecture que n'importe quel autre, que donc nous existions bel et bien, qu'il y avait une littérature québécoise [...]*».

François Ricard, dans le meilleur texte de cet ouvrage, présente Brochu comme «*un modèle pour la critique littéraire*», dont l'art critique nous enseigne deux leçons: la reconnaissance de «*la spécificité de l'œuvre littéraire*», c'est-à-dire la perception de la littérature «*comme un univers à part, ontologiquement autonome et irremplaçable par quoi que ce soit d'autre*», et «*de postulat sémantique*», c'est-à-dire la conviction, selon les mots de Brochu, que «*la littérature est affaire de sens*». Au passage, Ricard en profite pour suggérer une intéressante distinction entre l'attitude théorique et l'attitude critique. Là où la première, affirme-t-il, surplombe l'œuvre analysée, la seconde, plus modeste, cherche dans l'œuvre «*ce qui résiste, ce qui la constitue en objet unique et inclassable, c'est-à-dire cette vérité unique, resplendissante et obscure à la fois, qu'aucun autre discours qu'elle n'est capable de proférer*».

Jeanne Demers, qui a relu les

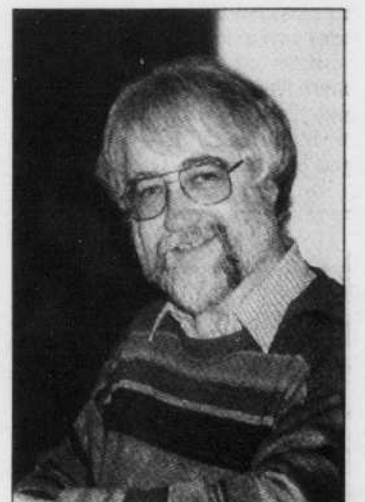
romans et nouvelles de Brochu, y reconnaît «*une écriture de contrastes et d'excès* qui mélange «*le viscéral, le sexuel, le scatologique*» et «*la poésie, le discours savant, l'intellectualisme*». Pierre Nepveu, au sujet de la poésie de Brochu, souligne «*le mélange, je devrais plutôt dire la synthèse, du religieux et du grotesque, du "sacrement" et de "l'excrément", du ciel et de la boue, de l'absolu et du cul*».

Plusieurs autres textes, d'intérêt inégal, viennent compléter ce collectif qui se clôt sur une postface d'André Major, dans laquelle ce dernier se réjouit de la rigueur d'un Brochu qui, même s'il a consacré sa vie à la littérature québécoise, aurait déploré que celle-ci se soit, au niveau collégial, imposée «*au détriment du domaine français*». Je ne sais pas où Brochu a déclaré une telle ânerie, à la fois fausse et aliénante, mais je sais qu'elle n'est pas à son honneur. Retenons plutôt à son crédit que l'essentiel de son œuvre témoigne du contraire.

Collaborateur du Devoir

ANDRÉ BROCHU ÉCRIVAIN

Sous la direction de Micheline Cambron et Laurent Mailhot
Hurtubise/HMH
Montréal, 2006, 232 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

André Brochu

LE PRIX DES LIBRAIRES du Québec 2006

Le lundi 8 mai 2006 à 19h00
Lion d'Or (1676, rue Ontario Est, à Montréal)
Entrée gratuite

Mise en lecture des livres finalistes par :
Julie Beauchemin, René Gagnon et Catherine Trudeau,
accompagnés à la guitare par Simon Proulx.

Finalistes Catégorie Roman québécois :



Nikolski
(Alto)

«*Comment l'auteur de *Nikolski* a-t-il réussi à construire ce surprenant premier roman? On peut imaginer Nicolas Dickner travaillant minutieusement sur un collage structurant des indices dans l'espace et le temps. On pourrait aussi l'imaginer en train de façonner les personnages attachants, leurs quêtes individuelles et leurs cheminements entrecroisés. N'empêche le résultat: un roman débordant d'imaginaire, une écriture d'une richesse envoûtante. Pour les passionnés de «*road novel*» *Nikolski* vous promet des moments de pur bonheur. À lire mais surtout à relire.*»

Susane Duchesne
Librairie Monet (Montréal)



L'âme frère
(vib éditeur)

«*Les amoureux de cette histoire peu banale vont hanter mon imaginaire pendant très longtemps. De plus, la musicalité du texte, sa portée poétique, la sensibilité et la finesse de l'écriture ainsi que le traitement original en font une œuvre forte, qui plaira aux lecteurs avides d'histoires d'amour intenses et sortant des sentiers battus.*»

Manon Trépanier
Librairie Alire (Longueuil)



La femme de ma vie
(Leméac)

«*Avec *La femme de ma vie*, Francine Noël réussit quasiment l'impossible: parler de ces tumultueux rapports mère-fille. Elle écrit avec colère, certes parfois, mais surtout, surtout, avec beaucoup d'amour, de respect, d'humour et d'émotions. Elle pose un regard attentif et touchant sur les étapes marquantes de sa vie de jeune fille, d'adolescente et éventuellement, de mère elle-même.*»

Patrick Vachon
Groupe Indigo - Livres, Musique & Café (Montréal)



La mort de Mignonne et autres histoires
(Triptyque)

«*À travers ses histoires d'hommes et de bêtes, Marie Hélène Poitras pose un regard lucide et sans complaisance sur des êtres en marge de la société et des animaux en quête de liberté. Elle sait doser lyrisme et réalisme de façon saisissante et très émouvante. C'est toute la force de ce recueil qu'on aimerait faire lire au plus grand nombre.*»

Éric Simard
Librairie Pantoute (Québec)



Le siècle de Jeanne
(Boréal)

«*Les vagabondages de l'esprit d'un homme seul à Paris. Ses pensées vont vers Jeanne, sa petite fille, et toutes les autres femmes qui habitent son univers. Une réflexion sur la vie, de ses petits détails quotidiens à ses grands bouleversements.*»

Marie-Hélène Vaugois
Librairie Vaugois (Sillery)

Finalistes Catégorie Roman hors Québec :



Falaises
(Les éditions de l'Olivier)

«*Le temps d'une nuit, l'auteur replonge dans le souvenir douloureux de son passé comme si l'heure de vérité avait sonné pour lui. Malgré un lourd passé à expier, l'écriture d'Olivier Adam, souvent dure, regorge de sensibilité. L'émotion, toujours à fleur de peau, est palpable du début à la fin et son propos nous frappe de plein fouet. À en pleurer.*»

Éric Simard
Librairie Pantoute (Québec)



Les cerfs-volants de Kaboul
(Belfond)

«*Un roman qui nous amène aux frontières de la complexité humaine. Une écriture qui nous propulse au cœur de ces personnages qui oscillent entre l'inavoué et l'inavouable. Un livre profondément touchant sur le pouvoir infini de la rédemption.*»

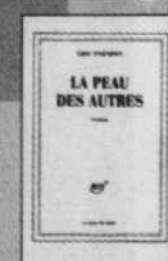
Robert Boulterice
Librairie Le Parchemin (Montréal)



Le temps n'est rien
(Michel Lafon)

«*Avec *Le temps n'est rien*, Audrey Niffenegger signe une histoire d'amour touchante, ingénieuse, surprenante et particulièrement originale qui défie toute convention. Avec une plume fine et envoûtante, l'auteur happe le lecteur, captivé dès les premières pages, et le guide à travers les détours singuliers de l'éblouissante vie de Claire et Henry. Cette histoire reste vivante en nous bien longtemps après qu'on ait tourné, avec regret, la dernière page.*»

Patrick Vachon
Groupe Indigo - Livres, Musique & Café (Montréal)



La peau des autres
(Gallimard)

«*Éric Paradisi signe ici un premier roman vraiment exceptionnel. Par des phrases courtes mais saisissantes et une rythmique impeccablement maîtrisée, l'auteur parvient à nous émouvoir, nous intriguer et nous passionner... Un livre que l'on a envie de conseiller, d'offrir, juste pour prolonger le plaisir et ne pas rompre l'enchantement!*»

Johanne Vadeboncoeur
Librairie Clément Morin (Trois-Rivières)



Chicken street
(Grasset)

«*Une écriture impeccable. Une histoire déchirante contée sur un ton intimiste. Un livre qui va droit au cœur.*»

Marie-Hélène Vaugois
Librairie Vaugois (Sillery)



Patrimoine canadien

Culture et Communications Québec

Conseil des arts et des lettres Québec

ARTS MONTREAL

LIVRES

BÉDÉ

Graphistes en cases

FABIEN DEGLISE

Le doublé ne devrait pas laisser indifférent. Avec *Le Merle* et *Joseph*, deux nouveaux titres à son catalogue, la jeune maison d'édition La Pastèque réaffirme une fois de plus son goût pour les incursions de l'illustration dans l'univers de la bande dessinée. Pour le plaisir des amateurs du genre.

En deux tons — blanc et gris-turquoise —, *Joseph*, œuvre du graphiste québécois Nicolas Robel, ouvre le bal en plongeant dans le monde angoissant de l'enfance. Il y est question d'un p'tit bonhomme aux mains trop grandes qui tente de trouver sa place au milieu d'un environnement qui lui semble hostile.

Avec son trait simpliste et ses cases débordantes d'anxiété, cette variation hautement cérébrale sur le thème du *Corbac aux baskets* de Fred Joue, l'humour en moins, la carte de la claustrophobie et du mal de vivre pour mieux flirter avec des questionnements sur la tolérance et l'exclusion. D'une efficacité redoutable, ces planches ont pris vie en 1999 en Suisse, où l'homme derrière ces dessins réside depuis l'âge de quatre ans, en noir et blanc aux Editions B.ü.L.b Comix. La Pastèque offre ici une réédition en bichromie.

Fait comme l'oiseau

Tout aussi contemporain, mais un brin moins sombre, *Le Merle* de Rui Tenreiro confirme pour sa part la volonté de La Pastèque de conjuguer son développement au temps de la mondialisation: Rui Tenreiro est «le premier auteur norvégien à être édité» dans cette maison.

Avec une finesse et des traits qui trahissent le caractère multiculturel de Tenreiro — né au Mozambique et vivant à Oslo depuis quelques années seulement —, l'œuvre dissèque le quotidien d'un jeune illustrateur à la recherche d'un travail dans la capitale norvégienne, justement. Et ce, à l'époque où les merles chantent dans les arbres, déclenchant de petites envolées graphiques.

Dans cet univers séduisant qui exploite un imaginaire illustré suranné, le jeune dessinateur distille rapidement la mélancolie, mais aussi un certain questionnement sur le passage de l'enfance à la vie adulte par l'entrée dans le monde du travail. Et après 48



SOURCE LA PASTÈQUE

Illustration de Nicolas Rebel pour *Joseph*

pages, devant l'intelligence d'une trame narrative originale, on en redemande encore...

Le Devoir

JOSEPH

Nicolas Robel
La Pastèque
Montréal, 2006, 52 pages

LE MERLE

Rui Tenreiro
La Pastèque
Montréal, 2006, 48 pages

PHOTOGRAPHIE

L'obscurité chimique

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

L-Chimik rassemble les photos de Ravary sous une couverture rigide de toile noire. Le nom du photographe y est embossé en grosses lettres majuscules dorées. Il occupe presque tout l'espace de cette couverture tandis que le titre, lui, minuscule en comparaison, est imprimé tête-bêche. D'emblée, l'auteur donne ainsi l'impression de s'enivrer de son propre nom, pourtant inconnu.

En dehors de sa volonté de se gratifier lui-même d'un livre, on voit fort mal quel est le projet exact que poursuit ici le photographe. D'ailleurs, y a-t-il un projet cohérent qui sous-tend cet ensemble? Le choix des photos est décousu. On passe d'un cliché à l'autre, le tout ne formant que le spectacle d'une confusion. Ici, des clichés pris en voyage au Mexique. Là, ceux de gens connus ou non. Plus loin, des scènes urbaines montréalaises banales dont les qualités visuelles elles-mêmes ne sont pas toujours évidentes. Le livre se conclut avec une photo d'une jeune femme nue, couchée sur un banc de parc. En miroir de page, la photo d'un castor écrasé en bord de route. Comprenez qui pourra.

Cet assemblage se veut sans doute de notre temps, mais il apparaît surtout stérile.

Des trouvailles

Parmi les photos de *L-Chimik*, quelques-unes sont néanmoins des trouvailles de composition, comme ce cadavre que l'on char-



gé à bord d'un camion du «complexe funéraire T. Sanregret Ltée», devant la vitrine d'un dépanneur nommé «Point d'Aide». Il y a sans doute dans ce livre une part d'ombre que le travail d'un véritable éditeur aurait permis de mettre mieux en lumière tout en évitant de surcroît une mise en page lourde et mal définie.

Avec ce premier livre, Ravary annonce qu'il vous propose de tirer votre portrait «chez vous, au travail, à votre choix», afin de donner matière à son prochain ouvrage. On se demande alors s'il ne s'agit pas là d'un élément de plus pour vous encourager à vous tenir à distance.

Le Devoir

L-CHIMIK

Ravary
3FLT éditeur,
Montréal, 2006, 104 pages

ÉCHOS

Guide pour parler en public

Il paraît que parler en public est la plus grande peur de tout être humain. C'est à cette peur que s'attaque Richard Thibault, qui dirige une entreprise de communication depuis 1994 après avoir occupé différentes fonctions comme relationniste et directeur des communications. Conçu comme un guide pratique, *Osez parler en public* présente l'ensemble des connaissances et des trucs permettant de mieux communiquer en public dans toutes les circonstances, que ce soit lors d'un discours, d'une entrevue, d'une réunion ou de toute autre communication orale (*Osez parler en public*, Richard Thibault, Editions MultiMondes, Québec, 272 pages). — *Le Devoir*

Photos radioactives de Tchernobyl

Igor Kostine a été un des premiers témoins de la catastrophe de Tchernobyl. Au moment du désastre, ses photos elles-mêmes, toutes irradiées, ont été détruites. Pendant vingt ans, il a continué de photographier ces lieux de la mort. Ses photos sont désormais réunies dans *Tchernobyl, confession d'un reporter* (MultiMondes, Québec, 272 pages). Son travail, témoignage unique, a-t-il changé quelque chose à la folie de ces hommes qui continuent de croire que le nucléaire est une énergie propre et facilement contrôlable? — *Le Devoir*

Livres et bandes dessinées
Neufs et d'occasion
Sur le campus UQAM,
à deux pas de la Grande Bibliothèque
514.288.4350
angle de Maisonneuve et St-Hubert

Nous achetons à domicile livres de qualité
BOUQUINERIE SAINT-DENIS
4075, rue St-Denis, (angle rue St-Denis) 288-5567
BOUQUINERIE du plateau
799 Mont Royal, (angle St-Hubert) 523-5628

Prix littéraire des collégiens

Gagne un séjour culturel en France

NICOLAS DICKNER remporte le Prix littéraire des collégiens 2006 pour son roman **NIKOLSKI** aux éditions Nota Bene/Alto

FINALISTES
Michael Delisle
Christiane Frenette
Suzanne Jacob
Clara Ness

www.prixlitterairedescollégiens.ca

LE DEVOIR FONDATION Marc Bourgie BANQUE NATIONALE CRILCO RADIO Québec Éducation Québec GROUPE SCABRINI

HURTUBISE HMT

« Un ouvrage inclassable qui vagabonde, comme l'herbe folle qui l'a inspiré, entre essai et fiction, histoire et littérature, réalités et inventions, formes et fonds. »

Lise Bissonnette
LA FLOUVE
Le parfum de Balzac

Lise Bissonnette
LA FLOUVE
Le parfum de Balzac

128 pages | 90 photos et dessins couleurs | 27,95 \$ | www.hurtubisehmt.com

vient de paraître

Dossier
La publicité tentaculaire

L'air publicitaire, Nicolas Renaud
La manipulation marchande, Claude Cossette
Mise en scène sexiste, Francine Descarries
Moi, Dieu, Personne... et la Pub, Jean-Marc Desgent
Artistes invités :
Le collectif les DéclencheurEs

NUMÉRO 708
MAI 2006

www.revuerelations.qc.ca

ABONNEZ-VOUS
ReLations
8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 45 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$

Par téléphone : (514) 387-2541
Par courriel : relations@cfj.qc.ca
Par la poste : *Relations*
35, rue Jarry-Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s),
au montant de _____ \$

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*)
ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____
EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

LIVRES

PHILOSOPHIE

Être et faute

Pour Emmanuel Faye, tout le projet philosophique de Martin Heidegger ne serait qu'une élaboration des fondements du nazisme

GEORGES LEROUX

La question des rapports de l'idéologie nazie avec la pensée de Martin Heidegger est si douloureuse qu'elle rend presque impossible une analyse objective des faits. C'est depuis longtemps déjà que les historiens, au premier rang desquels Hugo Ott, ont entrepris de revoir ce dossier accablant et de proposer une interprétation mesurée. Le livre récent d'Emmanuel Faye vient donner à cette affaire un tour de vis supplémentaire, et de manière si radicale que le débat menace de s'enlisier pour longtemps. Alors que c'était auparavant de manière indirecte que les engagements politiques du recteur de Fribourg étaient rapportés à sa doctrine de l'histoire de l'être, Faye propose ici une lecture tranchée: le culte du Führer et l'identification raciale du peuple constituent selon lui la signification ultime de la distinction de l'être et de l'étant. Dit autrement, tout le projet philosophique de Martin Heidegger ne serait qu'une élaboration des fondements du nazisme. Par sa radicalité, cette lecture devient vite excessive et la masse des faits qu'elle convoque devient si trouble qu'elle brouille le projet d'une compréhension non polémique. Depuis sa parution, ce livre a séparé en deux les lecteurs de Heidegger, et sans doute pour longtemps.

L'étude gravite autour des séminaires inédits de 1933-1935, période cruciale s'il en fut. Publiés dans l'édition intégrale, ils n'ont rien de secret, mais leur lecture est rien moins qu'effrayante. Karl Löwith, qui fut un des premiers à intervenir sur le nazisme de Heidegger, avait déjà dit qu'il était plus radical que celui de Rosenberg. En se fondant sur l'idéologie virulente de ces textes, Faye soutient qu'il est



Martin Heidegger (1889-1976)

SOURCE AFP

temps de prendre congé d'une lecture faisant de l'engagement nazi du philosophe un épisode causé par un aveuglement passager et motivé par des intentions erratiques, mais compréhensibles. Les textes de séminaires montrent au contraire que les conceptions raciales du Reich

imprègnent de part en part la pensée du philosophe: loin de constituer des écrits de circonstance isolés, ces textes sont au cœur d'un système dont participent par exemple les *Contributions* de 1936-1938. En les reliant les uns aux autres, Faye les transforme en révélateurs du

fond le plus noir de la pensée et entend montrer que leur doctrine est identique aux fondements du national-socialisme. Heidegger se montre le chantre de la pérennité de l'État nazi et le défenseur acharné de la sélection raciale et du négationnisme.

Politique et pensée

Cette interprétation s'accompagne d'un dossier très lourd concernant les actions du philosophe et ses relations avec le juriste Carl Schmitt, dont la pensée apparaît de plus en plus comme une légitimation du nazisme politique. Plusieurs des éléments revus ici par Faye étaient déjà connus, mais le fait de les reporter sur les textes des années 30 leur confère un relief inédit. Pensons seulement, par exemple, à l'appui donné par Heidegger au placard antisémite de l'Association des étudiants de Fribourg en 1933. La lecture de ce chapitre est implacable, on en sort bouleversé. Faye ne se contente donc pas de mettre en relief dans l'œuvre la langue du Reich, ce lexique du combat et du sacrifice pour le sol natal, ou encore l'éthique de la résolution et du dressage, mais il rapporte toute la langue nazie aussi bien aux séminaires de 1933-1935 qu'aux engagements politiques du philosophe. La critique du libéralisme et le recours à un idéal d'éducation nationale fondée sur la purification raciale sont le noyau de cet antisémitisme agressif. Les actions de Heidegger contre les étudiants et jeunes collègues juifs, la mise au pas de l'université selon le Principe du Führer, sa position sur les autodéfenses de livres, l'apologie des camps de travail, l'exaltation de la race dure, tout cela marque la période du rectorat. Mais comme Faye le montre, la démission en avril 1934 n'a rien à voir avec un refus de poursuivre:

c'est au contraire parce que ses positions, comme celles de son disciple Erik Wolf, étaient perçues comme excessives qu'il dut se retirer. La suite, selon Faye, constitue donc un approfondissement de son nazisme, et non un repli.

C'est ce qu'il entend montrer en analysant l'enseignement des années suivantes, et en particulier la critique de la pensée européenne, à commencer par Descartes et la recherche de l'universel, au nom d'un esprit national (Völkisch). La mythologisation du Führer et l'association du «pays» de Hölderlin à la croix gammée dans les cours qu'il lui consacre alors ne sont que les échos de son refus de la modernité, dont l'hitlérisme constitue la thérapie. C'est à compter de ce moment de sa lecture que Faye implique toute la doctrine de l'être: ces pages cruciales mériteraient un exposé minutieux, car Faye identifie l'État et le Führer à l'être et le peuple à l'étant. Cette interprétation, qui constitue le fondement de sa dénonciation de la pensée de Heidegger, semble exagérée, car elle ne tient nul compte, ni dans l'avant (*Être et temps*, 1927), ni dans l'après, de la considération de l'histoire de la métaphysique qui caractérise cette doctrine, indépendamment de son destin allemand-national.

La force de l'apologie du Führer condamne sans appel l'enga-

gement de Heidegger, mais disqualifie-t-elle toute sa pensée? Il faut reconnaître au travail de Faye d'avoir mis en lumière, mieux que tous ses prédécesseurs, le caractère pernicieux et délirant de cet engagement hitlérien. Personne ne pourra considérer Heidegger après avoir lu ce livre sans évoquer sa faute. Mais cela interdira-t-il de lire son œuvre sur l'horizon historial où elle se projetait, des présocratiques à Nietzsche? La question n'est pas tranchée, malgré les efforts de Faye qui ne voit désormais dans toute l'œuvre qu'un mécanisme de propagation du nazisme. On peut être d'un autre avis. Heidegger a pris le risque de rapprocher la vérité de la patrie, c'est une faute impardonnable, comme la totalité de ses engagements. Mais cela ne fait pas de sa pensée elle-même une faute en sa totalité.

Collaborateur du Devoir

HEIDEGGER

L'INTRODUCTION DU NAZISME DANS LA PHILOSOPHIE

AUTOUR DES SÉMINAIRES

INÉDITS DE 1933-1935

Emmanuel Faye

Albin Michel

«Bibliothèque Albin Michel

Idées»

Paris, 2005, 567 pages

Dimension inquiétante de Heidegger

Composé en 1945, ce dialogue entre un homme plus âgé et un plus jeune n'a été édité qu'en 1995. Il se déroule dans un camp de prisonniers de guerre en Russie, alors que Heidegger est sans nouvelles de ses deux fils, Jörg et Hermann, mobilisés depuis 1941 sur le front russe. Sous-titré *Dialogue hespérique*, il évoque Hölderlin et se termine sur un morceau oriental, un dialogue entre deux Chinois sur «l'inutile». Le thème en est la force du mal et la possibilité d'attendre quelque chose de l'avenir et de réaliser une liberté nouvelle. Heidegger parle de l'essence ou de la nature (*wesen*), ce que les traducteurs ont choisi de traduire de manière compliquée par le mot an-

cient «aitre». L'horizon du commencement y est sans cesse en tension avec la méditation sur les puissances de la violence: d'où le titre retenu pour la traduction française, *dévastation et attente*.

Il semble impossible de lire cet entretien sans penser à l'entretien, réel celui-là, entre le poète Paul Celan et Martin Heidegger après la guerre: pas plus qu'alors, et c'est le cœur de l'espoir de Paul Celan (*Todtnauberg*), l'entretien de 1945 ne semble ouvert sur un avenir. En 1945, comme tout Allemand, Heidegger sait tout. Il mentionne «ceux qui furent sacrifiés», mais la dévastation qui est partout n'est pas assumée. Le nazisme, qualifié par une périphrase («la tentative de faire es-

pérer aux peuples un ordre mondial») — ou est-ce le stalinisme? —, n'est qu'un rejeton quasi métaphysique du mal. On peut lire aussi que la dévastation n'est pas la conséquence des guerres mondiales, mais que ce sont les guerres qui sont les conséquences de la dévastation. C'est donc dans un mouvement qui débordé même la pensée que le mal advient, et la notion d'une responsabilité possible fait défaut. La hargne du philosophe contre la bourgeoisie, la revendication ambiguë du national sont encore présentes à chaque détour, mais c'est surtout l'apologie de l'inutile qui font de ce texte une énigme: comment comprendre cette méditation sur l'attente alors qu'il s'agirait de considérer

la faute? De longues notes des traducteurs accompagnent ce texte difficile: relu sur l'horizon proposé par le livre d'Emmanuel Faye, l'acquiète une dimension véritablement inquiétante.

G. L.

LA DÉVASTATION ET L'ATTENTE

ENTRETIEN SUR LE CHEMIN

DE CAMPAGNE

Martin Heidegger

Traduit de l'allemand

par Philippe Arjakovsky

et Hadrien France-Lanord

Gallimard, «L'Infini»

Paris, 2006, 111 pages

Les écrits sortis de l'ombre

FRÉDÉRIQUE DOYON

On s'étonne souvent de l'imposante production livresque au Québec. Pourtant, les publications ne représentent que la pointe de l'iceberg dans la mer des écrits. En effet, pour quelque 4000 nouveaux titres publiés chaque année au Québec, plus de 35 000 manuscrits restent sur les tablettes ou prennent le chemin difficile de l'autoédition. Afin de donner un peu de visibilité à ces auteurs anonymes, le village de Saint-Antoine-de-Tilly, près de la capitale, accueillera le premier

Festival des écrits de l'ombre (FEO), du 19 au 22 mai prochain.

L'événement, qui compte bien revenir annuellement, proposera un Salon des auteurs auquel participeront 76 écrivains d'un peu partout au Québec. Ceux-ci pourront alors présenter leur œuvre au public, moment de réciprocité attendu et essentiel pour ces romanciers, essayistes et poètes méconnus. Le vendredi et le dimanche, ces auteurs de l'ombre échangeront avec des écrivains consacrés et autres intervenants de l'édition.

Un répertoire des auteurs et des intervenants du milieu de

l'édition 2006 présentera chacun des auteurs participants ainsi que les éditeurs, imprimeurs, distributeurs du milieu, afin de stimuler l'activité économique de ce secteur marginal.

Pour attirer les festivaliers dans ce coin de pays, le FEO ajoute à son volet culturel des volets agroalimentaire et touristique. Une expo-vente fera découvrir ce qu'ont à offrir les différents producteurs de la région Chaudière-Appalaches. Les visiteurs pourront déguster sur place les mets préparés à partir de ces produits régionaux. Le site mettra aussi en

valeur les textes en lien avec les arts de la table.

Un circuit pédestre guidé par des conteurs permettra de découvrir la petite histoire de Saint-Antoine-de-Tilly, tandis que des auteurs liront des extraits de leurs œuvres dans l'un des 12 sites choisis du village. Le soir venu, ces lieux feront place à des spectacles variés: boîtes à chanson, veillées de poésie ou de conte, spectacles d'humour ou de musique, pièces de théâtre. Le tout dans l'atmosphère intimiste et chaleureuse de la campagne.

Le Devoir

liberté 272

PASTICHE 51

www.revue-liberte.ca

Loco Locass
Jean-Paul Daoust
Lynda Lemay
Hélène Dorion
René Lapierre
Sergio Kokta
Pierre Renaud
Lise Beauchamp
Michael Delisle
Élise Turcotte
Nelly Arcan
Gaëtan Soucy
Louis Hamelin
Marie Laberge
Patrice Desbiens
Sylvain Trudel
André Balleau
Pierre Guillet
Larry Tremblay
Françoise Guénette
Mélanie Vincelotte
Marie-Sissi Labrèche
Catherine Mavrikakis
Maxime-Olivier Moutier
Louise Dupré
Lise Bissonnette
Dov Gela

Léger

L'amour sur fond de Gomery!

CLAUDE COSSETTE

UN LOUP PARMIS LES LOUPS

Prix du réseau des bibliothèques de Québec

Roman

voir : www.com.ulaval.ca/cossette/loup

Agenda littéraire Mai 2006

UNEQ

Union des écrivains et des écrivains québécois



MERCREDI 3 MAI, 19 h 30

DE LA VIE À L'ÉCRITURE

Rencontre littéraire dans le cadre de la Journée du soleil avec Pierre Chatillon, Esther Rochon et Louise Warren, animée par Réjane Bougé
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke
Entrée gratuite. Réservation obligatoire



MERCREDI 17 MAI, 19 h 30

«UNE AUTRE LANGUE»

«LA LANGUE, LES LANGUES.

L'OUVERTURE, LE REPLI, L'IDENTITÉ.»

Débat littéraire avec François Taillandier, Jacques Godbout et Monique LaRue, animé par Lakis Proguidis
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Sherbrooke
Entrée gratuite. Réservation obligatoire

Renseignements et réservations au 514 849-8540
www.uneq.qc.ca